

Mémoires du sens et (dé/re)figement

Sonia BERBINSKI

Universitatea din București

sonia.berbinski@lls.unibuc.ro

<https://orcid.org/0000-0002-0093-8002>

Resumen

La dificultad para definir el significado y la significación se remonta a varias fuentes: la vacilante delimitación del dominio y del nivel de análisis; la diversidad de perspectivas desde las que se abordó el problema (lógica, filosófica, lingüística, científica, etc.); la dificultad de asignar el estatus de disciplina a la semántica; saturación imanentista, desconocimiento de lo que hay más allá del lexema asumiendo su funcionamiento en el discurso, etc. En esta contribución proponemos una perspectiva de la memoria, que se reivindica pragmático-semántica, mostrando que el significado es el resultado de una construcción basada en factores lingüísticos y extralingüísticos. El significado se construye en el discurso, realza y revaloriza el significado específico a nivel semántico y reactiva diversas memorias: la fonética, la frástica (incluyendo la morfosintáctica y la semántica), la discursiva y la enciclopédica.

Palabras clave: dinámica del significado, factores lingüísticos, conocimiento compartido, des-fijación, niveles de análisis.

Résumé

La difficulté de la définition du sens et de la signification remonte à plusieurs sources : l'hésitante délimitation du domaine et du niveau d'analyse ; la diversité de perspectives selon lesquelles on a abordé la problématique (logique, philosophique, linguistique, scientifique, etc.) ; la difficulté d'attacher à la sémantique le statut de discipline ; la saturation immanentiste, l'ignorance de l'au-delà du lexème supposant son fonctionnement dans le discours, etc. Nous proposons dans cette contribution une perspective mémorielle, se réclamant de la pragma-sémantique, montrant que le sens est le résultat d'une construction qui s'appuie sur des facteurs linguistiques et extralinguistiques. Le sens se construit dans le discours, il valorise et revalorise la signification propre au niveau sémantique et réactive plusieurs mémoires : phonétique, phrastique (incluant la mémoire morphosyntaxique, sémantique), discursive et encyclopédique.

Mots-clés : dynamique du sens, facteurs linguistiques, savoir partagé, défigement, niveaux d'analyse.

* Artículo recibido el 25/02/2024, aceptado el 26/04/2024.

Abstract

Defining sentence meaning and utterance meaning is a difficult task for a number of reasons: the hesitant delimitation of the domain and level of analysis; the diversity of perspectives from which the problem has been approached (logical, philosophical, linguistic, scientific, etc.); the difficulty of giving semantics the status of a discipline; the immanent saturation, ignoring what is beyond the lexeme, namely how the lexeme works in discourse, etc. In this paper we propose a memorial perspective, based on pragma-semantics, showing that utterance meaning is the result of a construction based on linguistic and extralinguistic factors. Utterance meaning is constructed in discourse, it showcases sentence meaning pertaining to the semantic level and reactivates several types of memory: phonetic, phrastic (including morphosyntactic and semantic memory), discursive and encyclopedic.

Keywords: dynamics of meaning, linguistic factors, shared knowledge, defrosting, levels of analysis.

Introduction

La justesse du langage naturel doit être comprise dans sa complexité constituée des régularités linguistiques et des déformations ou approximations. Dans la communication, nous devons admettre que les approximations sont nécessaires sous plusieurs aspects et pour différentes raisons : l'impossibilité de tout mesurer tout en sachant que tout n'est pas soumis à l'objectivité, à l'exactitude, la nécessité d'exprimer la même chose d'une façon différente, l'utilisation de certaines stratégies d'atténuation, d'évitement, etc.

Ce que nous voulons montrer dans une première partie de cet article¹ est que le sens n'est pas immuable, la signification non plus. On parle sans doute d'un niveau d'immanence, là où la signification est encodée dans la mémoire sémantique, à long terme, mais on peut également voir que le langage naturel nous offre la possibilité de renchérir sur cette propriété du signe linguistique. La signification, en tant que lieu des potentialités sémantiques en attente de réalisation énonciative, sert à la production du sens grâce à l'activité discursive, mais le processus est réversible : le discours engendre de nouvelles significations, réinterprétées, resémantisées et recontextualisées à partir des significations primitives, qui enrichiront la mémoire sémantique, même si souvent d'une façon temporaire, accidentelle.

Dans la seconde partie de notre contribution, nous développons notre vision concernant la construction dynamique du sens, en nous situant dans la perspective des approches discursives et mémorielles. Nous avons identifié deux grandes catégories de mémoires : linguistiques et extralinguistique. Le sens se construit dans le mécanisme de revalorisation de toutes ces mémoires, à des degrés variables.

¹ Cet article a été réalisé dans le cadre d'un projet de recherche financé par le Ministère roumain de la Recherche, de l'Innovation et de la Numérisation, CNCS/CCCDI – UEFISCDI : PNCDI III, numéro du projet PN-III-P4-ID-PCE-2020-1505.

Nous appuyons nos choix théoriques par des exemples extraits de divers types de textes, mais nous privilégions le discours jouant sur le figement et le défigement.

1. Le sens – une construction dynamique à la croisée des théories

Sujet de polémique qui semble sans issue, la définition du sens et de la signification a eu comme effet, positif, la diversification des perspectives linguistiques portant sur la sémantique, sur la textualité et sur le(s) discours. Les théories qui en dérivent, ont contribué, en diverses proportions, à la représentation du sens comme un espace sémantico-discursif dynamique, lieu des potentialités interprétatives ou bien des « possibles argumentatifs » (Galatanu, 2018).

Dans leurs parcours définitionnels, en glissant d'une perspective à l'autre, ces deux notions (signification, sens) se sont partagé soit les conceptions objectivistes (logicistes, vériconditionnelles, formelles), soit les directions minimalistes, nominalistes et référentielles (le descriptivisme de l'analyse sémique, l'analyse différentielle des sémantiques lexicales), soit les conceptions cognitivistes et argumentativistes (type Anscombe & Ducrot, 1983 ; Galatanu, 1999, 2018) ou bien la perspective généalogique de la signification (Nyckees, 1998, 1999² ; Paveau, 2006) faisant du sens le résultat d'une représentation collective redimensionnée comme le « produit d'une sédimentation historique et culturelle » (Paveau, 2006 : 80).

1.1. Sens et signification – une opération sémantico-logique

Les logiques aristotéliennes, sur lesquelles se sont appuyées la sémantique formelle et la sémantique vériconditionnelle pour la définition du sens et de la signification, voient dans ces concepts jugés au niveau des énoncés (et non pas au niveau des lexèmes, puisqu'ils sont censés ne pas accepter seuls une valeur de vérité) un lieu du calcul effectué en termes de vérité (propositionnelle) et de conditions selon lesquelles on peut juger d'un contenu sémantique s'il est vrai ou faux dans un monde réel, potentiel ou contrefactuel.

Faisant de la logique classique, binaire, un instrument de spécification des conditions dans lesquelles une phrase, un énoncé peuvent être jugés comme vrais ou faux (l'objet d'ailleurs de la sémantique vériconditionnelle), ou bien contribuant à former un modèle de calcul logico-sémantico-mathématique du sens (sémantiques formelles), les sémantiques objectivistes (Lakoff & Johnson, 1985 ; Putnam, 1981 ; Lakoff, 1972, 1987), généralement référentielles, jouent sur le dualisme esprit *vs* matière,

² Vincent Nyckees, tout en montrant les insuffisances des théories objectivistes ou cognitivistes sur la signification, insiste sur la nécessité de concevoir une image intégrée de ce concept qui « s'appuie sur la dimension historique des significations et des langues humaines, ce qui ne permet de ne postuler aucun mécanisme spécifique *ad hoc* tel que l'équipement de l'esprit humain en atome conceptuel (atomisme sémantique) ou des schèmes cognitifs innés (sémantique cognitive) » (Nyckees, 1999 : 151).

signifié/référence *vs* objet du monde/réalité et définissent le sens comme un concept ayant un caractère *descriptif, prédicatif, représentatif et analytique*.

De la manière dans laquelle se reflète dans le langage le rapport entre la langue et le monde, on peut identifier d'une part un sens dénotatif, construit sur la partie sémantiquement stable de la signification analysée hors contexte, non subjective, et d'autre part, un sens connotatif, partie mobile de la signification, qui varie en fonction des contextes, suivant un parcours subjectif de construction. Ce sens bicéphale (dénotatif/référentiel *vs* vériconditionnel) est par conséquent objectif, « parce que les traits qui le constituent sont des traits objectifs, c'est-à-dire des traits intrinsèques ou inhérents du référent » (Kleiber, 2001 : 338). Dans sa production hors contexte, il récupère une partie de l'espace de stabilité conceptuelle, un noyau d'« objectivité » nécessaire au niveau intersubjectif, qu'on tient pour « identique d'un individu à l'autre, ce qui forme une sorte de socle pour une intercompréhension réussie » (Kleiber, 2001 : 47).

1.2. Sens et signification – une opération vérirelationnelle

Là où le formalisme et l'objectivisme de toute sorte parlaient d'une signification représentant le rapport entre le symbole et la chose (perspective triadique aristotélicienne redéfinie par Richard & Odgen (signifiant-signifié-référent)³), préexistante dans le mental individuel ou collectif et calculable rigoureusement hors contexte, la sémantique vérirelationnelle dont parle Robert Martin (1983, [1992]) envisage la signification comme un « continuum sémantique » obéissant aux conditions de vérité. Dans ce continuum, le locuteur opère des découpages discrets et des remodelages énonciatifs en fonction de ses « compétences [sémantiques] et de sa créativité » (Martin, 1983 : 22), en veillant toujours aux liens « qui unissent le sens à la vérité. Un énoncé a du sens dès lors qu'il est possible d'énumérer les conditions dans lesquelles il peut être déclaré vrai et, conséquemment, dans lesquelles il peut être déclaré faux » (Martin, 1983 : 21).

Bien qu'il fasse une large place à la logique puisqu'elle permet à la sémantique proprement dite « de fournir des règles suffisamment précises pour constituer une sorte de logique du sens » (Martin, 1983 : 13), c'est en fait à une logique postclassique (logique du vague, logique polyvalente) que se nourrit la théorie du sens martinienne, entrouvrant de cette façon une porte vers une approche plus dynamique du sens, sans pour autant sortir du « paradigme objectivant » (Lakoff & Johnson, 1985).

Cette perspective assure à la production dynamique du sens une base logico-sémantique flexible, offrant au locuteur (et à l'interlocuteur) la possibilité de présenter sa propre vérité linguistique (plus ou moins différente de la vérité ontologique). Il

³ La triadicité du sens est interprétée différemment en fonction des directions de recherche. Elle est réinterprétée par la sémiotique piercienne (representamen-interprétant-représenté = objet dynamique qui informe sur le monde) ayant comme objet d'analyse le signe comme acte de pensée, reproductible à l'infini par l'intermédiaire d'un interprétant placé dans un contexte à chaque fois différent. Pierce (1978) met les bases d'une interprétation dynamique du sens dans la perspective du calcul logique et des mathématiques.

affirme ainsi « ce qu'il croit être vrai ; ce qui est vrai pour lui ne l'est pas nécessairement pour autrui ; la vérité [...] vaut à l'intérieur d'un univers de croyance » (Martin, 1983 : 26). Par conséquent, le sens, dans cette perspective, est variable selon les locuteurs, selon leur « univers de croyance » qui se construit différemment en fonction des informations linguistiques et extralinguistiques détenues, du bagage mémoriel possédé par chaque usager.

1.3. Sens et signification – une opération interprétative

Par souci de trouver le lieu et les mécanismes sémantico-logiques où et par lesquels se produisent les phénomènes sémantiques (en étroite liaison avec le rôle de la polysémie dans l'organisation sémantico-lexicale, voir Martin, 1976, 1982, 1987), cette perspective récupère une partie des théories sémantiques descriptives (sémantique structurale, référentielle et différentielle du type Coşeriu (1966, 1986), Greimas (1966), Pottier (1974, 1992, 2001)) pour lesquelles la signification, représentant le contenu codé dans la langue, était « un concept stable, qui reflétait une chose douée d'une substance permanente, d'une essence » (Rastier, 2006 : 7).

Envisagé hors contexte, le sens est repéré, à l'aide de l'analyse en constituants de sens (décomposition/recomposition sémique), à partir des unités invariables et ultimes qui composent le mot. Cette perspective analytique constituant les fondements de la sémantique lexicale fournit un modèle d'analyse qui, malgré les contestations actuelles de plus en plus fréquentes, offre aux modèles qui lui suivent (constructivistes, même cognitivistes) des instruments opérationnels leur permettant de développer des théories plus dynamiques de construction du sens.

L'analyse compositionnelle ou sémique est sublimée par la sémantique interprétative et par la sémantique cognitive qui introduisent, d'une part, le facteur « interprétation »⁴ dans la définition du sens et de la signification et, d'autre part, les facteurs « indices » ou « instructions » et « inférence »⁵. On passe ainsi d'une sémantique de la

⁴ Trace, d'une certaine façon, de l'interprétant des sémioticiens (surtout américains : Pierce, 1978 ; Morris, 1964).

⁵ Ce sont des modèles qui se réclament d'une sémantique non-compositionnelle, mais qui implicitement y reviennent (même si ce n'est que sous une autre dénomination, par exemple « compositionnalité gestaltiste » (Col *et al.*, 2010 : 1, en ligne). Le constructivisme victorri-en (Victorri 1996, 1999) ou l'instructionnisme (Fauconnier, 1997 ; Col, 2011) et le modèle inférentiel (Carston 2002 ; Ducrot, 1984 ; Grice, 1989 ; Levinson, 1983, 2000 ; Recanati, 2004 ; Sperber et Wilson, 1989 ; Sperber, 2000) font, d'une part, une place importante au contexte (vu comme contexte immédiat ou co-texte) et contexte élargi au niveau du texte et, d'autre part, au locuteur (ou au communicateur). Le facteur contextuel dynamise la construction du sens, en mettant en action les unités linguistiques qui, toutes, ont pour rôle de donner « une instruction de construction du sens qui, associée aux instructions données par les autres unités, permet la mise en place d'un espace de représentation et l'émergence du sens global de l'énoncé » (Col, 2011 : 4). L'autre facteur pris en considération dans la construction du sens – l'inférence – est le résultat du reflet des théories instructionnelles et de la pertinence. L'inférence permet d'aller « du sens linguistique au sens voulu, en tenant compte du contexte » (Sperber, 2000 : 124) et de l'activité interlocutive, étant donné qu'on assigne au locuteur et à l'interlocuteur le rôle de communicateur qui

référence (agissant au niveau des lexèmes isolés qu'on peut organiser en fonction des unités de signification en classes paradigmatiques ou, selon les capacités combinatoires, en structures syntagmatiques), à des modèles où l'unité de signification est la phrase ou le texte, et où « seule la connaissance du contexte proche ou lointain peut guider les interprétations plausibles » (Rastier, Cavazza & Abeillé, 1994 : 36).

Assumant l'héritage de la sémantique lexicale, référentielle et différentielle, la sémantique interprétative contribue à la construction dynamique du sens par une nouvelle matrice où la signification est construite par un ensemble de propriétés sémantiques organisées en quatre catégories : *sème générique* vs *sème spécifique*, *sème inhérent* vs *sème afférent* (Rastier, 1987, 1991). Si la première paire de sèmes reprend l'héritage référentiel permettant la catégorisation des unités de sens en fonction des propriétés communes, génériques (sèmes nucléaires ou noyaux sémiques de la sémantique lexicale), ainsi que leur différenciation en fonction des propriétés particulières, spécifiques (sèmes distinctifs), la seconde paire peut « rendre compte de l'inférence et de la référence » (Rastier, 2006 : 8), inversant ainsi le rapport signification – sens. Selon le linguiste, « le sens n'est pas de la signification déformée par le contexte : la signification est du sens appauvri car coupé de son contexte » (Rastier, 2006 : 3). L'actualisation des traits afférents est une source dynamique d'inférence puisqu'ils déclenchent l'interprétation des unités d'analyse grâce aux contraintes contextuelles imposées par le texte. Ce raffinement des unités de sens conduit à une lecture du sens construit par une série d'inférences effectuées à partir d'un triple niveau : microsémantique (les morphèmes et les lexèmes subissant des contraintes co-textuelles), mésosémantique (phrase ou période lieu des réglages phrastiques) et macrosémantique (texte, lieu de la cohérence textuelle).

Pourtant, malgré cet enrichissement du parcours de la construction du sens par la prise en considération de la composante contextuelle, la sémantique interprétative reste une bonne synthèse revisitée des sémantiques structurales et post-structurales.

1.4. Sens et signification – une opération sémantico-discursive

Avec les théories de l'énonciation (Searle, 1972, 1982, 1985 ; Charaudeau, 1992, 2005, 2006 ; Maingueneau, 1981, 1987, 1991 ; Kerbrat-Orecchioni, 1980, 1986 ; Moeschler, 1985, 1989) et de l'argumentation (Anscombe & Ducrot, 1983), la définition du sens et de la signification passe dans une nouvelle étape. Le sens est produit interactivement, entraînant des facteurs linguistiques et extralinguistiques. Il est le résultat de l'activité des instances énonciatives, dans le cadre d'une situation de communication, ce qui le charge d'une intentionnalité et d'un pouvoir argumentatif. Les instances énonciatives entraînent dans ce processus de production/interprétation du sens une série de connaissances partagées, de nature linguistique ou encyclopédique.

« produit un indice du sens voulu [...] Le destinataire infère le sens voulu à partir de l'indice fourni et du contexte, que l'indice soit codé ou non, linguistique ou non. Si le communicateur laisse une bonne part de travail inférentiel au destinataire ce n'est pas qu'il s'est abstenu (par paresse ?) de tout encoder » (Sperber, 2000 : 128).

Le parcours pragmatique-discursif du sens suppose la récupération de l'information morphosyntaxique et logico-sémantique fournie par le système de la langue (fonctionnement morphosyntaxique, sélections co-textuelles, données référentielles, etc.), ainsi que l'investissement de ces acquis d'une dimension situationnelle et interdiscursive (Charaudeau, 2005). La lecture du sens mobilise, dans cette perspective, une série de mémoires, stratifiées, capables de refléter l'image d'un sens flexible, produit dynamiquement.

Le parcours dynamique du sens présuppose, par conséquent, qu'il s'agit d'un espace construit autour d'un *centre attracteur* et produit discursivement. Il est construit dans l'activité énonciative où il est négocié par les instances interlocutives qui mettent en action un ensemble des significations assurant l'information linguistique (un prérequis linguistique) et procédant à une série d'inférences :

- logico-sémantiques (co-textuelles) – mises en œuvre par les indices sémantiques et syntaxiques porteurs d'un « savoir préexistant, indépendant de tout acte d'énonciation personnel » (Charaudeau, 2006 : 3) ;
- contextuelles (ou discursives), conditionnées par la situation de communication, de l'intention de communication, etc. ;
- inférences pragmatiques (présupposés, implicites, sous-entendus) facilitées par la mise en œuvre des connaissances individuelles ou partagées sur le monde.

1.5. Le sens – une opération dynamique de (re)construction mémorielle

Le bref aperçu à travers les perspectives théoriques sur le sens et la signification nous permet de faire nos sélections dans la définition du sens. Nous envisageons le rapport sens-signification comme une opération dynamique de construction et de récupération mémorielle des informations linguistiques et encyclopédiques toujours recommencée.

Le sens nous apparaît ainsi comme une représentation mentale construite dans un parcours intersubjectif, à partir des indices (« instructions linguistiques et extralinguistiques ») qui offrent des indications de nature morphosyntaxique, sémantique, contextuelles, discursives. Ces instructions explicites ou implicites agissent sur les items discursifs par l'intermédiaire des opérateurs sémantiques, des connecteurs pragmatiques, des opérateurs phonétiques et phonologiques (intonation, pauses, allongement, etc.) ou opérateurs typographiques (la ponctuation). Elles aident à la récupération de l'information logico-sémantique, à l'intégration du message dans la situation de communication et à l'orientation du sens (co-orientation, anti-orientation), ce qui amène à identifier aussi l'une des propriétés prééminentes du langage, le fait d'être flou, scalaire, mais en même temps persuasif.

La production du sens s'effectue à l'intérieur d'un phénomène sémantico-discursif dynamique, évoluant dans un continuum sémantique qui suppose un mécanisme de récupération des significations potentielles encodées dans la langue et de construction du sens dégagé sous l'action des indices discursifs et extradiscursifs. Une fois actualisé dans le discours, le sens restitue à la sémantique un ensemble de nouvelles significations,

récupérables et renouvelables dans de nouvelles occurrences. Ce cinétisme sémantico-discursif⁶ est possible en vertu du fait que toute unité du discours fonctionnant dans un espace discursif précis est dépositaire d'une série de mémoires de nature linguistique (phonologique, morphosyntaxique, sémantique, discursive) ou encyclopédique qui s'actualisent simultanément dans le processus de production/interprétation du sens.

Nous développons dans ce qui suit notre perspective sur la définition de ces mémoires du sens capables d'attribuer au rapport sens-signification des potentialités argumentatives.

2. Les mémoires du sens

Nous privilégions l'idée que le sens est produit à travers un ensemble de mémoires⁷ que le locuteur et l'interlocuteur mettent en commun et actualisent afin de pouvoir encoder/décoder/interpréter les sens correspondant à la situation énonciative/de communication.

Le concept de mémoire (du sens) doit être conçu sous un double aspect : dans sa spatialité comme espace de stockage des informations et dans sa temporalité, comme processus de récupération et de reconstruction simultanées d'un passé, d'une histoire stockée dans l'espace mémoriel et d'un futur qui donnera la nouvelle information que le locuteur veut transmettre (à son interlocuteur). La mémoire est la « composante temporelle de la conscience » (Giddens, 1987, *apud* Favart, 2005 : 92), se structurant grâce à la perception qui « s'organise via des schémas d'anticipation grâce auxquels une personne prévoit la nouvelle information qu'elle recevra en même temps qu'elle traite et organise mentalement celle déjà reçue » (Giddens, 1987 : 94).

Il faut donc concevoir la mémoire – ce qu'on peut remarquer à partir du modèle informatique – comme étant un espace complexe où l'information est en même temps stockée, reprise et anticipée. En tant qu'espace de stockage, la mémoire enregistre et encode.

Nous nous situons dans une conception élargie de la notion de mémoire, en comprenant par cela un ensemble de savoirs linguistiques et extralinguistiques qu'un participant à la communication doit posséder afin de pouvoir encoder/décoder l'information contenue dans le message (verbal, visuel, auditif, etc.). On stocke par exemple l'item (dé)figé, on reprend l'information concernant tous les facteurs (phonologiques, syntaxiques, sémantiques, discursifs, encyclopédiques) qui ont permis la production de

⁶ Ce mouvement discursif permanent permet une reconceptualisation des significations lexicales valorisées par le discours conformément à un *principe de fonctionnement du sens linguistique* qui est défini par Galatanu (2018 : 231) « comme (re)conceptualisation du monde par des représentations discursives, argumentatives et à orientation axiologique, évaluative, et des représentations sémantiques, repropoosées par le sens discursif ».

⁷ La dynamique du sens, grâce à une série de mémoires, est développée dans plusieurs études de Berbinski (2007, 2016, 2017, 2019).

cette structure et on anticipe sur la signification/interprétation à donner à cette construction complexe en faisant appel aux inférences de diverse nature.

L'activation avec prédilection d'un type de mémoire ou d'un autre sert à la reconnaissance des mots (dans leurs signifiant écrit ou sonore), à l'attribution d'une signification primaire (dénotative) hors contexte et à l'identification de la signification connotative issue de divers changements de sens auxquels obéissent les lexèmes polysémiques co-textualisés et contextualisés.

La production du sens d'une unité discursive ainsi que son interprétation sont dépendantes de l'activité énonciative, interactionnelle, qui met en action le langage sous l'influence des facteurs linguistiques et de tout le savoir que les instances interlocutives peuvent partager. Nous allons dire qu'elles doivent posséder un ensemble de mémoires à même de leur fournir toutes les informations nécessaires à la production/interprétation de ce phénomène. L'analyse des structures énonciatives devient ainsi le produit des deux grandes catégories de mémoires : linguistique (phrastique, discursive) et encyclopédique, extralinguistique.

2.1. La mémoire linguistique

La mémoire linguistique, ou plutôt *les mémoires linguistiques*, représente pour nous l'ensemble de savoirs phonétiques et phonologiques, grammaticaux (morphosyntaxiques) et des savoirs sémantiques (compatibilités/incompatibilités sémiques, isotopies, relations sémantiques) qu'un interprétant doit posséder pour pouvoir décoder et interpréter l'unité du discours qui fait l'objet de son analyse. On pourrait parler ainsi d'une mémoire phonétique, une mémoire morphosyntaxique et d'une mémoire sémantique qui formeront, à côté de la mémoire pragmatico-discursive la mémoire linguistique. Cette dernière sera doublée de la mémoire encyclopédique qui aidera à l'interprétation du sens par les facteurs extralinguistiques qui les met en action. Il est à souligner que ces mémoires, malgré le fait qu'elles peuvent être décrites dans leurs traits séparément, n'agissent jamais seules, mais il y a quand même une certaine dominante dans l'activation de l'une ou de l'autre.

2.1.1. La mémoire phonétique

Dépendante de la perception sonore, la mémoire phonétique du sens n'est pas uniquement une « image acoustique » (signifiant) (Saussure, 1916) d'un concept (signifié), transposée ensuite graphiquement, mais elle représente l'espace de pré-activation d'un « patron sonore abstrait, qui est stocké dans la mémoire du locuteur, et que ce dernier pourra utiliser soit pour émettre (concrétiser) le signe en question, soit pour identifier un signe dont il est le récepteur » (Polguère, 2002 : 21).

Ce patron sonore, qui peut être comparé à une sorte de tiroir, renferme un ensemble d'informations acoustiques virtuelles, en attente d'un concept qui emprunte leur forme afin de donner vie au lexème sélectionné pour faire sens dans une structure phrastique. Après cette pré-activation sonore (et éventuellement graphique), suivie de

l'attribution de sens à chaque perception sonore⁸, il faut faire une sélection dans tout cet espace. On active parallèlement la mémoire sémantique qui pré-active la signification de chaque mot virtuel, mais qui ré-active le sens plein (dénotatif ou connotatif) en fonction du contexte, établissant ainsi les compatibilités/incompatibilités syntagmatiques, contextuelles où apparaissent les réalisations sonores respectives et contribuant ainsi à la reconnaissance du véritable sens. Dans une séquence comme :

(1) *Ce pin pousse dans les Landes /vs/ Ce pain pousse dans les Landes*

L'identité de la matrice syntaxique et de la prononciation sont sources d'ambiguïté sémantico-discursive. Pré-activant les lexèmes pouvant être renfermés dans le tiroir des mots qui se prononcent [pɛ̃] = *pin, pain*, le système cognitif doit opérer des sélections qui tiennent compte des compatibilités sémantiques de ces unités, ainsi que des schémas syntagmatiques qui organisent la phrase syntaxiquement. Grâce aux analogies faites avec la réalité concrète ou virtuelle qui admet ce mot, aux schémas syntaxiques, aux connaissances sur le monde, il devient nécessaire de juger le second énoncé comme asémantique si le lexème « pain » est pris dans son sens dénotatif d'*aliment* ou bien de *douleur*⁹, emprunté à l'anglais. Si la situation de communication permettait d'interpréter l'activité interlocutive comme une stratégie discursivo-argumentative, alors on pourrait accepter l'énoncé comme possible, à condition que le sens du lexème « pain » soit perçu comme la métonymie du *produit pour la substancelle matériel de production*, c'est-à-dire « blé » (*Le blé pousse dans les Landes*).

Ce type de commutation entre deux homophones, surtout à l'oral, est une erreur fréquente pour le non francophone lorsqu'il ne fait pas la connexion entre l'empreinte sonore et la trace sémantique du sens qui doit être reconstruit dans le co-texte/contexte. L'identification du correspondant scriptural peut être dépendant des attentes immédiates ou peut être redevable aux analogies avec les structures les plus fréquentes dans la langue. Le mot « pain », dans l'univers immédiat, est utilisé plus fréquemment que le mot « pin ». Le degré d'universalité du concept « pain » = /Aliment à base de farine dans lequel interviennent d'autres ingrédients/ (TLFI, *pain*) est infiniment plus développé que celui du concept « pin » = « *BOT. Arbre* (ordre des Conifères, famille des Abiétacées) représenté par cent vingt espèces environ, répandues dans les

⁸ Par exemple, dans le cas des homophones, la mémoire stocke un ensemble d'éléments prononcés d'une façon identique ou semblable. Si on prend l'ensemble phonétique [vɛʁ] on constate qu'il virtualise phonétiquement les lexèmes *vers, verre, ver, vair*. Dans d'autres cas, la phonétique joue sur les commutations dans la même matrice, construite par un élément fixe et une partie substituable. Si on prend comme schéma la syllabe [ʁu] + ____ (espace en attente), on peut voir plusieurs réalisations phonétiques et graphiques : [ʁu] + Ø = roue ; [ʁu] + [t] = route ; [ʁu] + [ʒ] = rouge ; [ʁu] + [l] = roule. Cette distribution phonématique et graphique des éléments de la langue sert souvent à la réalisation d'homophones imparfaits utilisés notamment d'une façon intentionnelle à des effets stylistiques.

⁹ Cf. «The doctor prescribed me pills to ease *the pain*» (<https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/douleur.html>).

régions tempérées et froides de l'hémisphère nord et qui se caractérisent généralement par un tronc rectiligne, par des rameaux disposés en pyramide, par des feuilles persistantes, rigides, aciculaires, réunies dans une courte gaine membraneuse et par des fleurs monoïques – les fleurs mâles en chatons d'écailles portant chacune deux sporanges au pollen abondant, les fleurs femelles en cônes d'écailles portant chacune deux ovules » (<https://www.cnrtl.fr/definition/pin>). Si le « pain » représente l'aliment de base dans la majorité des cultures, l'arbre désignant le « pin » est connu surtout dans son aire géographique et par les spécialistes botanistes, sylviculteurs, etc.

La désambiguïsation peut s'opérer en faisant appel aux connaissances sémanco-terminologiques différenciant les deux unités discursives *pin* vs *pain*, à la composante morphosyntaxique dans laquelle il faut avoir des éléments interprétables sémanco-tiquement et corrects grammaticalement, et aux informations pragmatco-discursives et encyclopédiques. Les instances énonciatives doivent partager le savoir sur l'item *Landes* pour comprendre qu'il s'agit d'une région du Sud-Ouest de la France couverte de pinède.

L'un des phénomènes discursifs dans la production duquel la mémoire phonétique est fréquemment réactivée est le figement et surtout le défigement. Nous proposons un cas de figure où les jeux de l'homonymie/homophonie produisent des déformations de sens qui sont identifiées comme écartement de la forme normative, lexicale. Comme nous avons déjà montré (*supra*), la réactivation de cette mémoire est confortée aussi par la réactivation de la mémoire sémanco-discursive et encyclopédique. Cette coopération intermémorielle permet de tisser un réseau mémoriel à même de découvrir la structure prérequis dans le figement et de reconstruire le nouvel item discursif, en se servant de mécanismes reposant sur des déformations phonétiques et/ou orthographiques tirant leur force des homophonies ou des paronymies¹⁰.

¹⁰ Nous tenons à remercier nos relecteurs pour leurs remarques pertinentes, tout en espérant que cette explication éclaire notre perspective d'analyse. Notre approche sur la construction du sens et sur le phénomène de figement/défigement transgresse le cadre formel, où le défigement est une simple « rupture d'une combinaison figée » (citation du texte d'un relecteur), nous situant dans la perspective d'un mouvement ternaire comprenant 1. l'indentification de la structure figée encodée dans le non-dit du nouvel item discursif construit à des fins stylistiques dans le texte/discours analysé ; 2. le défigement proprement dit en suivant divers mécanismes ; 3. le refigement par la resémantisation et la recontextualisation du nouvel item discursif posé dans le texte/discours.

Nous tenons à souligner que notre article ne se concentre pas sur la définition élargie du phénomène de défigement, mais se sert de certaines structures défigées/refigées pour illustrer le fonctionnement des mémoires. Certainement, une classification des mécanismes du défigement, une distinction entre structures défigées (volontairement ou non pour provoquer l'humour) et d'autres formes d'approximations (erreurs volontaires ou involontaires, divers autres types d'à-peu-près linguistiques ou extralinguistiques, flou sémanco-discursif, ambiguïtés, etc.) peuvent constituer l'objet d'une recherche plus importante, non seulement de la dimension d'un article. Cette perspective de recherche fera l'objet d'une autre étude. Nous avons traité les défigements/refigements obtenus à partir des NPr dans la partie destinée à la mémoire phonétique et non pas dans celle destinée à la mémoire encyclopédique puisque la décortication

Nous allons extraire les exemples servant d'illustration dans le volume *Astérix chez Rhazade*, en privilégiant cette fois-ci le figement/défigement des noms propres (NPr) de personnages.

Dans la plupart des recherches sur le NPr (Kripke, 1972, Kleiber, 1981, Grevisse & Goosse, 1991, Jonasson, 1994, Gary-Prieur, 1994, etc.) cette partie du discours est définie comme un item linguistique particulier, encodé dans la langue, se différenciant du nom commun par des traits sémantiques parmi lesquels *l'unicité* et la *stabilité référentielle*, *l'absence du sens lexical* (Kripke, 1972, 1982 ; Lyons, 1978). Le NPr apparaît comme un « désignateur rigide » (Kripke, 1972 ; Dévitt, 1981) *en puissance*, se rattachant à ce qu'il désigne par un lien qui n'est pas sémantique, mais par une convention qui lui est particulière (Grevisse & Goosse, 1991 : 751). Il peut se munir d'un sens contextuel, construit dans la dynamique du discours, interprétable énonciativement et qui « dépend étroitement du contexte dans lequel il est employé » (Gary-Prieur, 1994 : 25), tout en sachant que « c'est le sens du nom propre qui déclenche le processus référentiel » (Kleiber, 1981 : 382).

La nécessité d'activer la mémoire phonétique se présente dès le titre, étant toutefois sous-tendue par une mémoire discursive et encyclopédique. La seconde partie du titre, qui forme notre exemple (2) *chez Rhazade*, sera comprise comme une déconstruction-reconstruction d'un préexistant à condition qu'on ait des connaissances partagées (livresques et culturelles en l'occurrence) sur le personnage du recueil de contes persans *Mille et une nuit – Shérazade* (du prénom persan *Šīhrzād* adapté en arabe comme *Šāhrazād*). La lecture homophone [ʃɛʁzad] couvre la forme prérequis actualisée par un item unique identifié au nom propre persano-arabe réadapté (introduisant une syllabe de plus) en *Shéhérazade*, ainsi que la structure défigée à partir de cette unité mémorielle et refigée syntaxiquement dans une nouvelle matrice : Prép. + NPr – *chez Rhazade*. Nous avons affaire à une redynamisation du sens qui transgresse les limites d'une seule unité de discours et s'installe dans une unité-discours, un item discursif regrammaticalisé et regrammaticalisé.

Les cas de figure se démultiplient dans cette BD, le phénomène de défigement, de démemorialisation et remémorialisation apparaissant tant au niveau des noms propres qu'au niveau des répliques des personnages. Le NPr est reconstruit syntaxiquement soit sous la forme d'une lexie simple résultant d'un item discursif complexe (en

des éléments subsistant derrière le refigement sous forme de NPr est perceptible tout d'abord au niveau acoustique. L'interprétant perçoit en première couche de l'interprétation une forme phonétique qu'il essaie de comprendre. Il fait une gestion mentale de ses connaissances sur la langue (forme et contenu) et sur le monde pour reconstruire le schéma morphosyntaxique de ces nouvelles unités discursives, de récupérer l'information sémantique afin d'établir les compatibilités ou les incompatibilités se trouvant dans le non-dit des noms propres, ou bien les données encyclopédiques. Nous soulignons encore une fois que toutes ces mémoires fonctionnent ensemble, mais certains aspects sont perceptibles plus fort que d'autres faisant l'objet de l'illustration de notre perspective sur la construction du sens.

(3), (4), (5), (6), (7)), resémantisé et recontextualisé, ayant un grand potentiel rhétorico-argumentatif, soit comme suite à la décomposition d'une unité lexicale pour reconstruire un item discursif polylexical, partageant avec sa structure de début le phénomène d'homophonie plus ou moins parfaite (en (2)). La même unité phonétique est transposée par une nouvelle structure morphosyntaxique : Prép. + NPr. Prenons les situations ci-dessous :

(3) Kiçah : Merci, de me rapporter mon tapis, chère Madame !

Bonemine : Quoi, c'est qui ça ?

Astérix : C'est Kiçah.

(4) Seurhàne, ma Seurhàane, ne vois-tu rien venir ?

(5) Ielosubmarine ! Vite ! Apporte la réserve de poisson de l'année dernière !

(6) Kiwoalà : (...) Le compte de mille et une heures est une sale histoire pour Cekouahaça, Mercikhi !

Mercikhi : Ce n'est pas un compte à dormir debout pour le Rajah et la princesse en tout cas !

(7) Pourquoi ne pas emmener le Gaulois directement à la source de production, ô Grand Rajah ?! chez Pourkoipàh, le dresseur d'éléphants, ce sera vite et bien fait.

NPr extra-gaulois, européens ou non, ces unités discursives font de la prise en compte du rapport forme-contenu une caractéristique très importante. Considérés généralement comme non-motivés, les noms propres des BD sont de véritables discours. Nous nous trouvons devant un phénomène de construction dynamique du sens discursif qui va restituer à la langue une nouvelle signification. Elle est récupérée non pas de la mémoire sémantico-lexicale du langage, mais grâce à une (re)construction du sens à partir des données de la langue (des structures phrastiques) désémantisées (mais gardant toutefois une trace sémantique d'origine), décontextualisées, pour recomposer une autre structure linguistique, recontextualisée, resémantisée et restituée à la mémoire sémantico-discursive.

Pareillement au texte pamphlétaire ou humoristique, les noms dans les BD sont des espaces discursifs, (dé)construits et reconstruits dans l'activité interlocutive. Le premier impact interprétatif des NPr est phonétique et ravive un ensemble d'analogies, du (re)connu sonore qui est le déclencheur *ab initio* de la recherche du sens attribué à l'item discursif. L'identité linguistique de l'item formé par le NPr sera construite ensuite par le recours à la mémoire sémantique qui opérera une sélection de traits correspondant à l'élément désigné parmi les universaux sémantiques emmagasinés dans cette mémoire à long terme ([+/- animé], [+mâle], [+femelle], [+humain], [-humain], [+/-espace], etc.). Cela permettra son association « à un particulier (...) à l'aide d'un lien dénomiatif stable » (Jonasson, 1994 : 134). Le mécanisme de construction du sens du NPr dans le processus énonciatif doit ensuite intégrer une mémoire discursive qui va activer divers facteurs spécifiants. On voit s'affaiblir ainsi le principe de l'unicité

référentielle, immanente, tel qu'il apparaît dans la perspective de la sémantique référentielle, à la faveur d'une polyréférentialité, (re)construite, dynamique, dans le processus discursif.

Les NPr proposés à l'analyse dans les exemples ci-dessus, extraits du volume *Astérix chez Rhazade*, imposent un premier décodage phonétique, qui revalorise simultanément les mémoires syntaxique, sémantique et encyclopédique. Déformant des structures phonétiques empruntées à l'écrit (produisant ainsi une infidélité par rapport à l'écriture étymologique française), les NPr encodant un espace-temps exotique – *Kiçàh*, *Kiwoàlà*, *Mercikhi*, *Cékouhaçà*, *Pourkoipàh* – se posent comme indices de l'étrangeté, de l'inconnu, y compris par leur structure profonde, renfermant des interrogations dans la plupart des cas : *Qui ça ? Qui voilà ? Merci, qui ? C'est quoi ça ? Pourquoi pas ?*. On reconnaît ici une matrice syntaxique dont la construction connaît de sensibles variations : Pron. rel.-interr. + Nominal/GPred. et la variante GPrép. [Prép.+ pron. rel. Interr.] + [vb. \emptyset] + nég.

Les deux autres Npr – *Ielosubmarine*, *Seurhàne* – sont également des synthèses phonétiques de certaines références encyclopédiques, de nature culturelle et livresque. Le premier revoie à la chanson de Beatles *Yellow Submarine* et le second au conte de Perrault, *La barbe bleue* (1697). La matrice syntaxique implicite dans la structure profonde et éventuellement reconnaissable phonétiquement ne suit plus le schéma de l'interrogation directe, mais celle d'un syntagme nominal incluant soit un adjectif (5), soit un syntagme nominal formé de deux noms, l'un centre syntagmatique et l'autre en apposition :

(4') : N_[centre] + N_[apos.] : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » (Perrault, *La barbe bleue*, 1697).

(5') : Adj._[couleur] + N (reconnaissant ainsi une particularité de l'anglais, et non du français où l'adjectif de couleur suit presque toujours le nom) : *Yellow Submarine* (le Sous-marin jaune).

Le texte nous offre parfois une aide à la lecture, soit sous la forme explicite (en (3)) : ...*c'est qui ça ?* vs *C'est Kiçàh*), soit avec de légères variations (en (7)) le NPr est anticipé dans la structure négative à opérateur complexe : *Pourquoi ne pas* vs *Pourkoipàh*, soit inféré à partir d'une structure intertextuelle (en (5)) on déduit la partie compositionnelle *ma sœur Anne* à partir de la seconde partie du cantique *ne vois-tu pas rien venir*. Recontextualisées, ces structures engendrent de nouveaux items discursifs qui se comporteront d'une façon indépendante dans la nouvelle réalité discursive. Ils subissent une (re)référenciation (par ex. un référent situationnel passe dans un référent personnel), une regrammaticalisation, une lexicalisation et une repragmaticalisation en vertu de leur nouvelle identité phonétique, sémantique et discursive.

Remarquons, par conséquent, que la mémoire phonétique n'agit pas seule. Elle déclenche un souvenir, un prédiscours (Paveau, 2006) qui aide à recomposer le nouveau sens. Les mémoires agissent simultanément, mais l'une d'elles peut avoir un rôle

plus important dans le décodage du sens implicite et le recodage du nouvel item qui sera (re)discursivisé, réintroduit dans le circuit interprétatif.

2.1.2. La mémoire phrastique

La mémoire phrastique couvre le niveau morphologique et syntaxique. Elle est dépositaire d'une série de règles grammaticales (accords, concordances, conjugaisons, subordinations et coordinations, etc.) et de règles de composition syntagmatique qui ont comme résultat la (pré)construction des matrices (séquences, schémas morphosyntaxiques), plus ou moins finies comme nombre et dimension, obéissant à des règles de bonne formation logico-morpho-syntaxique, dans lesquelles sont coulés les contenus, les concepts, en voie d'actualisation discursive.

Lorsque le locuteur construit un énoncé et lui donne un sens, il fait des opérations tant sur l'axe paradigmatique (opération mémorielle, dans la théorie saussurienne) pour identifier, grâce à la mémoire sémantique, les unités significatives de la langue candidates potentielles à la construction du sens de l'énoncé, que sur l'axe syntagmatique pour construire le schéma syntaxique juste par lequel les unités sélectionnées par l'usager permettent de produire le sens correspondant à une certaine situation de communication. Le locuteur se présente ainsi comme le dépositaire d'une série de matrices majeures imposées par la structure morphosyntaxique de chaque langue. Elles ont le point de départ dans la phrase minimale obligatoire (GN1 (sujet) + GV (Prédicat) avec des extensions possibles : (V + [GN2]/[GN3])) établie en fonction des diverses catégorisations sémantiques appliquées aux composants, et continuent la démultiplication des composants syntaxiques en concordance avec la complexité de l'énoncé par lequel est transmis un contenu, un message. On en obtient des matrices mineures multiples. Cette construction syntagmatique, bien que linéaire, peut faire intervenir des *enclaves syntaxiques*, possédant une structure plus ou moins opaque, qui se plient parfaitement sur l'intentionnalité du locuteur dans la production de son énoncé. Ce sont une sorte de « fenêtres de cohérence syntaxique » (Luzzati, 2004), déplaçables dans le parcours énonciatif, et qui peuvent subir quatre grands types de bornages ou bouclages. On peut exemplifier avec les structures fonctionnelles suivantes¹¹ :

a. enclaves *bouclées à gauche* : On comprend par cette notion le fait que les items discursifs « enclavés », figés sémantiquement et/ou syntaxiquement, acceptent un développement *à droite*, en postposition, mais le refusent à gauche. C'est le cas des :

- structures périphrastiques de l'interrogation ou d'exclamation :

(8) *Est-ce que...tu m'aimes encore ?*

(9) *Qu'est-ce qu'ils peuvent m'énervier !*

- des séquences de focalisation ou emphatiques :

¹¹ Nous faisons référence à une classification que nous avons développée brièvement dans Berbinski (2016 : 110).

(10) *C'est X qui...* : C'est toi qui as raison ;

(11) *C'est Z que...* : C'est à ce beau monde que je pense.

- des séquences quantitatives construites sur le schéma :

(12) *N de N* : *Une espèce* de rose pousse dans mon jardin ;

(loc. prép. +N) : *Une sorte* de sifflement passe au-dessus des arbres ;

(13) *N de Adj.* (loc. prép. +Adj.) : espèce de...+ Adj. (d'habitude connoté négativement) : *Espèce* de tête de linotte !

b. enclaves *bouclées à droite* : dans ce cas la place flexible se trouve en antéposition de l'expression :

(14) *Vb. + loc. adv.* (position finale – bouclé à droite) : Il l'a évité *de justesse* ;

(15) *N + loc. adj.* : Développer un *une technologie de pointe* ;

(16) *loc. vb.* [_{vb.} + GN + GPrép.] : Elle *avait les nerfs à fleur de peau*.

c. enclaves *bouclées des deux côtés* : Ces items discursifs sont caractérisés par la complétude sémantique et syntaxique, et peuvent être insérés comme un bloc dans le discours afin de soutenir une argumentation :

- proverbes, maximes, sentences, adages :

(17) La plume est plus forte que l'épée.

(18) La raison du plus fort est toujours la meilleure.

(19) L'homme est un loup pour l'homme.

(20) L'homme propose et Dieu dispose.

(21) Tous les chemins mènent à Rome.

On peut remarquer la récurrence de certaines matrices, qui serviront aussi d'autres causes, à savoir celle du défigement :

(22) *Quand/si X, [alors] Y* : quand la cage est faite, l'oiseau s'envole ; quand le bateau coule, les rats partent les premiers ;

(23) *Tel X, tel Y* : tel père tel fils ; telle mère, telle fille ;

(24) *À X son Y* : À chacun, sa chacune. À chaque saint sa chandelle ;

(25) *Qui X, Y* : qui aime bien, châtie bien ; qui trop embrasse mal étreint ; qui a bu, boira ; qui s'y frotte s'y pique ; qui sème le vent, récolte la tempête ;

(26) *Tel qui/que X, Y* : tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ; Tel chante, qui a peur. Tel qu'on fait son lit, on se couche ;

(27) *Tant X, que Y* : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ;

(28) *Loin de... loin de...* : loin des yeux, loin du cœur ;

(29) *X ne vaut pas Y* : le jeu n'en vaut pas la chandelle.

- séquences à valeur performative s'actualisant soit par des phrases/énoncés à valeur performative :

(30) Je vous tire mon chapeau / chapeau != je vous félicite ;

- soit par des énoncés autosuffisants construits selon diverses matrices : N + Adj. /part. passé//Adj. + N :

(31) marché conclu ; joyeux anniversaire ! à vos souhaits ! Bonne nuit !

d. enclaves *non-bouclées*, libres, ouvertes des deux côtés, dépendantes de l'insertion dans un cadre phrastique au moins binaire, qui servent à introduire d'autres éléments de l'énoncé :

- des locutions conjonctives et prépositives :

(32) à moins que / de, en attendant que / de, jusqu'à ce que, bien que, en dépit de, quoi que, dès que, (pour) autant que, etc.

- des combinatoires saturées référentiellement, ayant pourtant besoin d'une complétude syntaxique ; c'est le cas, entre autres, des structures figées nominales : N prép N :

(33) pomme de terre, avion à réaction, blague à tabac, four à chaux, etc.

Ces items discursifs figés (IDF) sont détectables à l'intérieur de la chaîne syntagmatique en fonctions des compétences sémantico-syntaxiques et pragmatiques mises en marche par l'utilisateur de la langue.

Ces structures sont introduites dans la linéarité de l'énoncé contribuant à sa construction, mais elles ne sont pas décomposables et peuvent être déplacées en fonction de l'intention de communication du locuteur dans son effort de transmettre un message cohérent et doué de sens à son interlocuteur.

La mémoire syntaxique est construite progressivement, emmagasinant des séquences reproductibles presque à l'identique dans des situations différentes, valides, respectant les règles de formation, mais pas nécessairement identiques fonctionnellement. Si on analyse les séquences suivantes :

(34) une chambre de torture
un bouquet de muguet
un chef d'œuvre
un cornichon de mari
un arbre de Judée
un arbre de France
un Niagara de larmes

on constate tout de suite que leur structure syntaxique emprunte le même schéma syntaxique (matrice) : N₁ de N₂. Pourtant, le sens de chaque syntagme ne remémorise pas le même type de fonctionnement morphosyntaxique et n'actualise pas le même type de mémoire sémantique. Les places syntaxiques sont soit renforcées, soit dynamitées par les rôles sémantiques. Ainsi, on peut grouper les syntagmes exemplifiés comme il suit :

(34') a. *une chambre de torture*

- b. *une fuite d'eau*
- c. *un arbre de France*

où N1 est le nom tête désignant sémantiquement l'objet dont on parle, celui qu'on caractérise par les déterminants prépositionnels classifiants (GPrép._[prép. + N2]) et qui aide à la catégorisation du nom tête, marquant la caractéristique ou la provenance.

Une seconde classe est formée par les structures engendrant des mots composés ou des terminologies :

- (34'') a. *un chef d'œuvre*
- b. *un arbre de Judée*

Les mots dans ces lexies ne conservent plus toute leur mémoire sémantique dénotative, mais restituent un sens global construit référentiellement. La première lexie a comme référent *l'œuvre* représentant le résultat de la pensée, assimilant une partie de la signification du mot *chef* = [personne qui tient le] premier rang, pour créer le sens *d'œuvre de rang supérieur* (aux autres), qui a de l'autorité devant les autres.

En (34'' b.) le terme obtenu sur le schéma syntaxique discuté désigne « un type d'arbre » et se subordonne à son hypéronyme « arbre ». La structure prépositionnelle « de Judée » n'a qu'un rôle hiérarchisant dans le domaine de feuillus de la région méditerranéenne. Pourtant, la signification religieuse (on dit que Judas s'est pendu dans cette espèce d'arbre après avoir vendu Jésus Christ) diminue la force classificatoire du GPrép. et détourne le locatif proprement dit (Judée) vers un symbole du repentir, du regret devant la trahison. Cette signification s'est actuellement effacée derrière son utilité ornementale. Il est donc à constater que l'apparente structure N1 de N2 n'est plus une construction à deux places, mais elle devient monoplace, analysable comme un mot composé ou un terme unique.

Les catégories suivantes comprennent les structures :

- (34''') a. *un bouquet de muguet*
- b. *un Niagara de larmes*
- (34''''') *un cornichon de mari*

La mémoire syntaxique actualise vraiment le schéma discuté, mais le réorganise en transférant la place de tête nominale à N2, tandis que N1 désigne une quantité indéterminée dépendant dans sa réalisation quantitative de la présence des deux déterminants, l'un anténominal, l'indéfini « un » et l'autre, le partitif forme réduite « de ». Ils forment ensemble un approximateur nominal non-numérique où l'indéfini renforce l'indétermination de la quantité exprimée par le spécificateur nominal accompagné nécessairement par le partitif « de », qui a à la fois un rôle fonctionnel de *relais et de quantitativ* (cf. Berbinski, 2019). Il assure la relation entre le spécificateur de quantité et le nom tête approximé, et morphosémantique de déterminant à valeur quantitative. « De » devient un connecteur obligatoire, affaibli dans sa dimension prépositionnelle de syntactiseur, mais en l'absence duquel la cohésion de la construction quantitative ne

se produirait pas. Dans ce cas, dans la mémoire syntaxique peut intervenir une réorganisation du type [Dét. + N1 + de] + N2, où le N2 représente la tête nominale, référentielle, de la structure.

Dans le syntagme de (34'''), N2 reste la tête référentielle, mais il ne s'agit plus d'une structure quantitative, mais qualificative, marquée par N1 devenu évaluatif en vertu de l'attribution de valeur appréciative à un lexème qui dénotativement est un classifiant. Le lexème « cornichon » actualise un sens obtenu contextuellement par une analogie avec la forme de « petits cornes » de quelques cervidés. La mémoire sémantique l'enregistre comme péjoratif et d'usage vieilli, désignant un *mari cocu, trompé*, ou bien un sens obtenu par le transfert sémantique dans le même contexte des traits de « naïveté, sottise, crédulité » propres aux êtres en bas âge. Nous synthétisons tous ces traits dans le tableau ci-dessous :

Matrice générale : N ₁ de N ₂ .			
[34'] a. <i>une chambre de torture</i> b. <i>une fuite d'eau</i> c. <i>un arbre de France</i>	[34''] a. <i>un chef d'œuvre</i> b. <i>un arbre de Judée</i>	[34'''] a. <i>un bouquet de muguet</i> b. <i>un Niagara de larmes</i>	[34'''''] <i>un cornichon de mari</i>
N1 est le nom tête	N1 de N2 = NC	N2 - tête nominale N1 de – approximat- teur : quantité indé- terminée	N2 - tête référentielle N1 - évaluatif De –relateur désé- mantisé
GPrép. [prép. + N2] – subcategori- sant de N1 - complétude du sens de N1: marquant une car- actéristique ou la provenance.	Non composi- tionnel (NC) Sens global – lexie composée ou complexe : terme	- réorganisation de la matrice syn- taxique du type [Dét. + N1 + de] + N2	« cornichon » - sens contextuel analogi- que avec la forme de « petits cornes »

Nous constatons que la mémoire morphosyntaxique se place au niveau du dit, de l'actualisation en surface du contenu conceptuel. Les schémas mémorisés sont poly-fonctionnels et en étroite dépendance avec les autres types de mémoires, aidant à la construction du sens en conformité avec la situation de communication et avec l'intentionnalité du locuteur et de la compétence interprétative avec laquelle l'interlocuteur décode le message transmis.

L'un des phénomènes de discours dont la lecture et l'interprétation est redevable, entre autres, à la mémoire morphosyntaxique (associée nécessairement aux autres) est le défigement.

La réactualisation dans la mémoire immédiate de l'interprétant des savoirs grammaticaux s'avère être nécessaire pour pouvoir expliquer les différences structurelles qui s'établissent entre l'item défigé et son correspondant figé auquel il est obligatoire de faire référence. La réorganisation de la séquence phrastique dans le discours joue sur

un mécanisme de déconstruction et de reconstruction syntagmatique d'une forme et d'un sens, en résultat un nouveau signifiant, une nouvelle signification (resémantisation) et un sens interprété (recontextualisation). Nous allons présenter (*infra*) deux cas de figure : relexicalisation d'une lexie composée (35) ; opération au niveau de la catégorie grammaticale (36) :

(35) Loutremer est une loutre qui vit dans la mer (sujet Géographie, *Brèves de copies de Bac*, 2012, en ligne)

(36) Une grosse prise de têtes (*Le Canard enchaîné*, le 2 novembre 2022)

Un premier obstacle apparu dans le processus de décodage des éléments de l'énoncé (35) est représenté par la reconnaissance sémantico-lexicale des unités le composant. Unité phonétique potentielle [lutʁmɛʁ], le signifiant écrit proposé – *loutremer* – semble être le lieu d'une ambiguïté au moins phonologique, explicable par une homophonie (plus ou moins parfaite) inférée à partir de plusieurs représentations lexicales : *l'Outre-mer*, *loutre de mer*. Il est à remarquer que la transposition graphique de l'unité phonétique proposée par l'usager de ce signifiant ne correspond pas à une unité lexicale enregistrée dans la langue et dans les dictionnaires. Dans le processus de construction de ce lexème, l'énonciateur procède à une concrétisation graphique d'une mémoire phonétique approximative ce qui le détermine à faire une confusion entre deux domaines, l'un géographique et l'autre biologique. Si le domaine de référence était la biologie, l'énoncé aurait pu avoir de la cohérence, construisant un sens en consonance avec le contenu de l'énoncé. Dans ce cas, le lexème utilisé aurait pu être compris comme une regrammaticalisation et une reterminologisation du terme *loutre de mer*, en homophonie imparfaite, reformulée par définition dans l'énoncé : 'une loutre qui vit dans la mer'. Par contre, en prenant en compte le paratexte (compris dans le sens de Genette, 1987) constitué par la référence au domaine de manifestation du discours qui est l'épreuve du Bac 2012, *en Géographie*, la cohérence s'efface puisqu'en ce cas, l'unité phonétique doit renvoyer à un lieu et non pas à un être animé. Ce qui s'est produit dans la rédaction de cet énoncé, c'est la transformation d'une structure syntagmatique *l'Outre-Mer* dont le schéma morphosyntaxique était *Art. déf. + GPrép.* [*Prép. + N*] dans un lexème simple, inscrit dans la catégorie du nom.

L'effet hors norme, de « perle de bac » de l'énoncé réside justement dans cet écart par rapport à la justesse de la logique, de la sémantique et de la pragmatique du sens.

La (re)construction du sens dans le défigement peut être déclenchée par un jeu grammatical à l'intérieur d'une matrice syntaxique se trouvant à la source d'un item figé. Ce jeu est doublé aussi d'autres mécanismes, de nature sémantique, discursive et extralinguistique.

Apparemment, le titre du *Canard enchaîné* retenu sous (36) semble être une construction intégrant l'expression figée *prise de tête*, désignant une /chose ennuyeuse, difficile, qui fait perdre le temps pour y trouver une solution/. Reposant sur la matrice syntaxique *N₁+ GPrép.* [*prép. + N₂*], l'item figé accepte des modificateurs qualitatifs et

quantitatifs externes (adj. *grosse* en l'occurrence), c'est-à-dire qui ne modifient pas la matrice initiale, mais permettant toutefois la flexion du nombre pour, uniquement, la première partie de l'expression (ex. *les grosses prises de tête du président*). Or, le journal détourne la règle d'invariance du GPrép. dans une lexie composée et opère un changement du nombre du nom qui syntaxiquement apparaît comme une extension du nom-pivot. Conservant la même matrice syntaxique que celle de l'expression figée, la nouvelle construction opère des modifications internes en remplaçant *le singulier* par *le pluriel* du nom-extension. En déconstruisant l'enclave nominale, on arrive à un défigement par le retour au sens dénotatif, transparent, des composants de la matrice. Le contenu de l'article vient à l'appui de cette transparentisation du sens, étant donné qu'il s'y agit d'une récupération de 24 crânes de résistants algériens à la colonisation, honorés par l'Algérie.

En fait, la nouvelle structure syntaxique connaît un refigement grâce au « coup de théâtre » décrit dans l'article, précisant que certains de ces crânes appartenaient à des personnes que l'Algérie considérait comme traîtres ou des collaborateurs avec l'occupant français. Sous cette nouvelle tournure de la situation, la séquence se refige par recontextualisation et resémantisation, récupérant une bonne partie du sens de l'expression figée mémorisée. On y ajoute de légères nuances d'ironie en persiflant l'embarras dans lequel se trouvaient les autorités algériennes qui n'ont pas daigné de lire les informations transmises par le Muséum de Paris sur l'identité des crânes.

La découverte de ce nouveau sens attribué à l'item défigé a été favorisée d'une part par le recours à l'intertexte (l'article du journal explicite le titre) et d'autre part grâce à l'actualisation d'une mémoire sémantico-discursive et encyclopédique.

2.1.3. La mémoire sémantique

Nous pouvons définir *la mémoire sémantique* comme étant l'ensemble de connaissances que les instances énonciatives possèdent sur le système de la langue, sur ses compatibilités ou incompatibilités sémiques, sur les possibilités combinatoires des lexèmes, sur le sens et la signification des unités analysées.

Selon des études en neurosciences, la mémoire sémantique correspond à la mémoire à long terme qui a la propriété de stocker les connaissances de façon permanente et forme une sorte de « trésor de la langue » ou « thésaurus mental » (cf. Tulving, 1972) qui enregistre les connaissances sur le monde servant à « l'utilisation du langage, à l'attribution du sens et à l'interprétation des expériences sensorielles » (Chainay, 2005 : 17, *apud* Bourrel & Gathier, 2015 : 23). Elle représente l'ensemble des savoirs organisés « qu'un individu possède pour les mots, les autres symboles verbaux, leurs significations, leurs référents et leurs relations, les règles, formules, algorithmes pour la manipulation de ces symboles, concepts et relations » (Tulving, 1972 : 386). La mémoire sémantique procède, par conséquent, à l'encodage des significations des lexèmes de la langue, sans pour autant avoir la propriété de retenir les environnements linguistiques

de ce procès. Seule, la mémoire sémantique ne peut pas attribuer du sens à l'unité de la langue, car elle est décontextualisée.

L'activation avec prépondérance de cette mémoire sert à procéder à divers types de classifications, catégorisations, associations entre les éléments, attribution de propriétés immanentes dans la définition sémantique, et, éventuellement, à attribuer un sens dénotatif. Pourtant, à ce niveau, on n'arrive pas à actualiser les sens qu'un mot peut acquérir dans ses divers contextes. Cette compétence ouverte à la catégorisation et à la hiérarchisation nous permet, par exemple, d'organiser le lexique en champs d'après divers critères : sémantiques, thématiques, lexicaux, dérivationnels, conceptuels, etc. ou bien de réaliser des taxinomies, des hiérarchisations et des nomenclatures.

Les informations sont organisées dans la mémoire sémantique soit sous forme de représentations (Gaillard *et al.*, 2002), soit sous forme de réseaux autour d'un nœud (Collins et Quillian, 1969) ou bien en fonction d'un prototype (Smith, Shoben & Rips, 1974 ; Rosch & Mervis, 1975 ; Kleiber, 1999, etc.). Ainsi, dans la mémoire sémantique, le locuteur peut avoir encodé et stocké les significations sous forme de représentations. Par exemple, au moment de la production du sens d'un mot comme « fourchette », par l'activation uniquement de la mémoire sémantique, il actualisera premièrement le sens dénotatif de ce lexème :

Fourchette₁ = Ustensile de table en forme de petite fourche à deux, trois ou quatre dents, dont on se sert pour piquer les aliments (<https://www.cnrtl.fr/definition/fourchette>).

en simultanément les traits minimaux qui lui servent à la représentation de l'objet référentiel. Il va l'introduire dans une catégorie qui le différencie d'autres objets [-animé], pour identifier les traits pertinents pour la description (les parties composantes), et afin de s'intéresser à la fonctionnalité de l'objet. Cette identification des traits sémantiques spécifiques peut ouvrir la voie à certaines associations avec des objets inscrits dans le même champ conceptuel, associatif. On peut obtenir la représentation suivante, (37) :

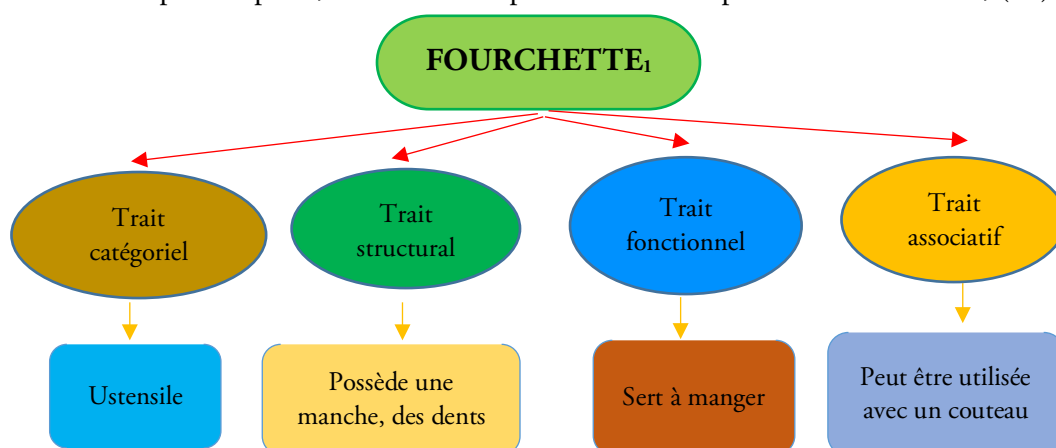


Schéma proposé par Gaillard *et al.* (2002)

En fonction de ses connaissances sémantiques sur la langue et sur le monde, le locuteur peut avoir emmagasiné dans sa mémoire d'autres significations préexistantes, se rapportant à la même réalisation phonétique et graphique :

Fourchette₂ = partie du squelette des oiseaux située entre les deux ailes et constituée par la soudure des deux clavicules.

Fourchette₃ = écart de prix affiché à l'achat et à la vente sur la feuille de marché du titre.

Toutes les informations encodées dans la mémoire sémantique peuvent s'organiser autour de certains nœuds sémantiques stéréotypés à potentialité discursivo-argumentative (Galatanu, 2018).

La mémoire sémantique est, par conséquent, un continuum homogène dans lequel sont déposées toutes les significations des acquisitions linguistiques, les conservant comme des latences, dans un état virtuel, en attentes de réactivation, afin de construire le sens des mots. Pour ce faire, cette mémoire va s'associer grâce à la contextualisation, avec la mémoire discursive, et encyclopédique. De cette façon, le sens de *fourchette*₂ sera construit par une sélection de traits sémantiques appartenant à un autre domaine que celui de *fourchette*₁, à savoir « anatomie aviaire », tandis que *fourchette*₃, contextualisé, sera attribué au domaine de la bourse.

Au niveau des lexies complexes, plus ou moins opaques, la mémoire sémantique aide à opérer toutes les sélections nécessaires à faire sens. Prenons la locution adverbiale *-de justesse*, bloquée, comme on l'a vu (*supra*) à droite. Structuré sur une matrice syntaxique Prép. + N, l'item discursif peut avoir une réalisation compositionnelle et une autre, non-compositionnelle ou figée.

Dans son fonctionnement compositionnel, *de + justesse* occupe une place nominale, prépositionnelle, gérée par une tête nominale (38), verbale (39), adjectivale (40) :

(38) Je possède un sens prononcé de justesse et d'injustesse qui me guide en toute chose (Jed McKenna, 2017, *L'éveil spirituel : La chose la plus dingue*).

(39) Ce raisonnement (...) ne manquait pas de justesse ! (Ponson du Terrail, 1859 : 470, *Les Exploits de Rocambole*).

(40) C'étaient des réflexions pleines de justesse (<https://www.synonyme.com/synonyme/justesse/>).

La combinatoire libre selon laquelle fonctionne ce GPrép. permet des modifications structurelles par adjonction de lexèmes, en tant qu'extension anté- ou post-posée au nom, des commutations au niveau des prépositions ou d'autres transformations :

(41) Comment juger un État avec le plus de *justesse* possible ? Tout simplement : d'après son système judiciaire. (Stanislaw Jerzy Lec — *Nouvelles pensées échevelées*)

(42) Sa voix était d'une grande justesse.

Dans ces contextes, le lexème *justesse* est le siège de plusieurs significations qui sont actualisées dans divers contextes et faisant référence à des qualités attribuées à des

éléments concrets (ex. *mesurer avec justesse, un appareil qui fonctionne avec justesse*), mais surtout abstraits comme : activité intellectuelle (*justesse d'un calcul, justesse d'un raisonnement, justesse du jugement*), comportement (*justesse du sens de la parole*), attitude (*justesse de sa conduite dans le monde*), manière d'exécuter un produit intellectuel (la musique, le dessin : *justesse de la plume, justesse de la voix, justesse de la main dans la peinture*, etc.), capacité d'appréhender la réalité (ex. *justesse de l'observation*). L'appréciation du niveau d'appropriation de ces qualités à la valeur des choses considérées nous oblige à inférer que cette conformité se réalise par rapport à une norme explicite ou implicite, à un modèle, à une vérité, à une destination, et vise à marquer le degré de précision ou d'exactitude de la réalité évaluée, jugée (comme *juste*).

Nous pouvons remarquer que le lexème *justesse* dans ses comportements compositionnels opère une série de sélections parmi les éléments de la langue, de façon à établir une compatibilité sémantique à l'intérieur de la matrice syntaxique composée. Le sens se construira par conséquent en fonction des unités de signification qui formeront le co-texte de ce lexème.

La réalisation non-compositionnelle de l'item discursif moulé dans la matrice Prép. + N annule ou tout au plus minimise ses potentialités extensionnelles. *De justesse* va se comporter de façon semblable aux « items discursifs figés à case en attente » (Berbinski, 2008, 2019 : 39), se refusant à toute insertion d'éléments linguistiques entre ses composantes, ainsi qu'à toute modification syntaxique ou lexico-sémantique. Le sens est construit en bloc, apparemment démotivé, mais, jugé en diachronie, il récupère des traits sémantiques ayant la source d'une part dans la préposition « de » dans les occurrences où elle se charge du sens de *cessation d'une action, d'achèvement* (cf. lat. *de*, Gaffiot, 1934 : 468) et, d'autre part, dans le nom *justesse* (du lat. *justus* + suffixe *-esse*) dans son acception de *raisonnable, approprié à sa destination, intensité, rapprochement de la précision* en plus ou en moins. La locution reconstruit son sens de toutes ces pièces et présente le sens de *degré d'achèvement tout près du seuil d'accomplissement* équivalent à « de très peu, avec une courte avance, d'une courte longueur » (TLFI, *justesse*), *exactement/juste à temps, au point (fixe), au dernier moment*. Cette sélection parmi les sens des deux composants étant faite, on peut déduire, avec Martin (2001 : 87) que « la non-compositionnalité n'existe pas » en diachronie, mais elle n'est plus perçue en synchronie.

La prise en compte des sens diachroniques explique la sélection des contextes dans lesquels apparaît la locution occupant une place adverbiale. Grâce à cette mémoire sémantique qui conserve toutes les traces, diachroniques et synchroniques, cet item discursif figé opère des choix sémantiques pour reconstituer une matrice syntaxique Vb. + IDF (*de justesse*) parmi les verbes *résultatifs, téléiques* (cf. Vendler, 1967) supposant un certain degré d'achèvement et une finalité à atteindre. Ce sont des verbes dynamiques, supposant un dénouement imminent à une situation problématique, positive ou, surtout, négative : *éviter, échapper, être sauvé, frôler, obtenir, réussir, gagner, exploser, éclater, trouver une solution*, etc.

On voit bien que le sens construit dans les contextes sélectionnant tous ces lexèmes n'est pas donné aléatoirement, mais il est construit sur une mémoire sémantique qui rend non pas des significations isolées dans des lexèmes indépendants, mais de nouvelles significations coulées dans des phraséologismes plus ou moins transparents. L'IDF (item discursif figé) *de justesse* agit à l'intérieur de ce phraséologisme pour marquer une imminence contrecarrée en sélectionnant premièrement les verbes sémantiquement négatifs. Avec les verbes sémantiquement positifs (*réussir, gagner*) apparaît l'idée d'accomplissement en catastrophe, c'est-à-dire que les attentes d'accomplissement du processus véhiculé par le verbe étaient presque annulées. *De justesse* renverse cette imminence négative attendue et la transforme en achèvement heureux.

Dans le cas du figement ou des séquences discursives plus complexes, la mémoire sémantique enregistre, d'une part, les unités lexicales qui « ne doivent leur existence actuelle qu'aux expressions qui les véhiculent » (Mejri, 1998 : 2), et d'autre part, opère une réorganisation des contenus sémantiques récupérant du sens diachroniquement, et rendant un sens global, fonctionnel en synchronie.

2.3.3. La mémoire discursive

Le concept de « mémoire discursive » est redevable à au moins deux perspectives linguistiques, l'une issue des études de Courtine (1981) qui s'appuie sur les recherches de Pêcheux (1975, 1979), Pêcheux & Fuchs (1979) et se construit autour des « conditions socio-historiques de production » des discours, et l'autre issue de celles de Berrendonner (1993) qui réunit derrière ce concept les (pré)conditions de construction (syntagmatique) du discours, les éléments assurant la cohérence discursive, l'activité interlocutive essentielle dans la production/interprétation des énoncés et les « connaissances valides pour les interlocuteurs et publiques entre eux » (Berrendonner, 1993 : 48), c'est-à-dire ce que nous appelons « mémoire encyclopédique ».

La perspective unificatrice, cognitive, développée dans les années 2000 (Moirand, 2004 ; Paveau, 2006, 2007, 2008) fait de la mémoire discursive un concept lié aux « conditions sociales, historiques et cognitives de production des discours, données extradiscursives, prédiscursives contribuant à la production, à la circulation, à la diffusion du discours, aux données extradiscursives et surtout prédiscursives qui participent pleinement à l'élaboration, à la production, à la diffusion et à la circulation des productions verbales de sujets situés » (Paveau, 2006 : 86).

La mémoire discursive est, par conséquent, un phénomène dynamique, évolutif, qui se construit à partir, d'une part, d'un ensemble de savoirs interactionnels, inférentiels (implicite, présupposition), contextuels (situationnels) détenu par les participants à l'acte de communication et, d'autre part, par un complexe de représentations que les instances interlocutives se font à propos des faits, des événements ou des énoncés se référant à des événements. C'est une mémoire qui construit le sens à partir des représentations d'expérience collectives en récupérant en même temps les mémoires individuelles dépositaires de « catégories prélinguistiques perceptives » (Nyckees, 1999) et de

représentations individuelles sur le monde. À ce niveau, est valorisée l'articulation entre la langue (avec tout son système conceptuel, de régularités et de restrictions sémantiques et morphosyntaxiques) et le monde ou la société (des références externes à la langue, mais communes, partagées par les instances interlocutives dans le processus d'énonciation).

La mémoire discursive du sens est (ré)activée dans une première étape par une suite d'indices d'expérience préconstruite, formant l'en-deçà de l'énoncé, capables d'orienter la production et l'interprétation de cette unité du discours, en faisant de ce produit énonciatif « une structure signifiante, conventionnelle, provisoirement stabilisée, dépendante de contexte, des intentions des instances interlocutives » (Johnson, 1989, *apud* Paveau, 2006 : 107). Elle suit un itinéraire progressif mais pas nécessairement linéaire, en réactivant par la suite une série de prédiscours (des déjà-là discursifs : connaissances sur le fonctionnement des discours, activité interactionnelle, connaissances partagées sur le monde qui aident à définir la situation discursive, divers systèmes d'analogie¹², etc.) et de post-discours (des au-delà discursifs : implicites, sous-entendus, divers types de rupture dans l'enchaînement mémoriel de l'énoncé, déformations du sens, détournement de sens, oubli, escamotage, déplacement mémoriel – tout appelé « dé-mémoires » en Paveau (2006 : 109 et ss). Prenons, pour illustrer, la séquence « C'est pas Byzance » des paroles de la chanson de Renaud:

(43) Mon HLM, c'est pas Byzance

À un premier niveau de perception du sens de l'énoncé analysé, même avant d'activer la mémoire sémantique afin d'identifier la signification des composants, on peut identifier le rôle catégorisant de la séquence grâce au schéma discursif préexistant dans la mémoire discursive du type *être + nom catégoriel/classifiant/nom propre* actualisable dans toute une série de constructions prédicatives comme :

(44) c'est une maison, c'est une pensée, c'est une maladie

où le nom est transparent et récupérable référentiellement, ou bien dans des structures construites sur de « noms de mémoire » :

(45) c'est Waterloo, c'est l'Amérique, c'est Beyrouth, c'est Bérézina, c'est Versailles, etc.

La lecture des séquences construites sur la matrice *être + Np* doit être faite en deux clés au moins : l'une dénotative, référentielle, compositionnelle, où le verbe *être* sous la forme du présentatif *c'est* attire dans la prédication le Np identifiant un espace ayant une signification géographique, et une autre, connotative, inscrite dans « le paradigme mémoriel » (Paveau, 2006) qui transforme les éléments de la « matrice

¹² La psychologie cognitive parle de plusieurs types d'associations dont se sert la mémoire discursive dans son « itinéraire » de construction du sens : « l'opposition ou le contraste (*court – long*), la similitude ou l'analogie (*terre – boule*), la superordination (*fraise – fruit*), la subordination (*couleur – vert*), la causalité (*tissu – robe*) et la contiguïté (*œil – lunettes*) (Paveau, 2006 : 107).

lexicale » (Anscombe, 2015) et syntaxique en séquences figées, non-compositionnelles, d'une opacité variable. En assignant un autre référent aux Np, ils ne sont plus désignatifs mais acquièrent une valeur de symbole, dont l'interprétation doit fouiller dans le prédiscours, dans le déjà-là. De cette façon, la référence au nom d'origine s'estompe, mais laisse des traces silencieuses, immatérielles et transmissibles dans la mémoire collective, réactivant si on cherche, en diachronie, une certaine motivation du fonctionnement de l'expression figée actualisée. En synchronie, il devient évident que le référent n'est plus « la ville de Byzance », avec son identité géographique, mais on peut conserver quelques traces de son identité sociopolitique : Byzance était une ville jouant un rôle politique important dans le cadre de l'Empire byzantin, très puissante économiquement, ayant une société prospère dont une partie vivait dans un grand luxe.

Recontextualisé, le Np – *Byzance* – est dépourvu de sa charge classifiante, catégorisante, pour qu'on lui assigne des valeurs associées, analogiques avec le nom d'origine. Cela provoque ainsi une rupture dans la mémoire sémantique du lexème dénotatif, opérant par glissement de sens et lui attribuant une valeur évaluative ou axiologique. La reconstruction du sens de l'énoncé *C'est Byzance* retient les traits d'expérience /prospérité/, /pouvoir/, /luxe/ et les transfère sur le nouveau produit discursif qui infère un énoncé du type : *c'est du luxe*. La mémoire discursive ajoute ainsi un autre sens à la mémoire primaire, sémantique, mais c'est dans l'au-delà du discours qu'on va restituer le sens correspondant à la situation.

En contexte affirmatif, *C'est Byzance !* connaît un usage marquant l'admiration :

(46) Le caviar, c'est Byzance ! On capte même internet dans le jardin, c'est Byzance !

mais souvent elle est utilisée d'une façon ironique pour marquer la grande surprise face à l'opulence, le très grand luxe dans un endroit auquel on ne s'attendait pas :

(47) Quand on est fauchée, un toit c'est Byzance même si la chambre de bonne, sous les combles, a les dimensions d'une cage à lapins, étouffante l'été, glaciale en hiver. – (Ninon De Lapointe, 2013, *Apauçâline Now*).

En contexte négatif, comme c'est le cas de notre exemple, *Ce n'est pas Byzance !* le sens se construit sur un préexistant mémorisé dans le discours, l'énoncé assertif, mais subit une rupture par l'intervention de l'opérateur de négation (*pas*) qui inverse l'orientation du contenu énonciatif. La présence de cet indice mémoriel dans l'en-deçà du discours déclenche toute une série de remémorations de nature syntaxique, sémantico-pragmatique, discursives et encyclopédiques. L'interprétation de la séquence discursive doit être nécessairement mise en rapport avec les autres composants de l'énoncé. Ainsi, *C'est pas Byzance* apparaît comme une qualification négative du référent de l'énoncé – *mon HLM* – avec lequel il se trouve en rapport de co-élaboration/co-construction mémorielle. On réactive simultanément la mémoire sémantique dépositaire des informations individuelles sur le lexème issu de la siglaison HLM = *habitation à*

loyer modéré, et les connaissances collectives, partagées des interlocuteurs donnant des informations sur la représentation mentale d'un HLM, inférant un contenu à orientation négative, dépréciative, à savoir que *c'est un logement plus que modeste, même pauvre*. (mémoire pragmatico-discursive).

L'opérateur de négation, inversant le sens du contenu affirmatif remémoré grâce à la mémoire discursive, co-oriente l'énoncé vers la même conclusion : *un HLM, ce n'est pas du luxe, c'est un logement pauvre*. Cette co-élaboration du sens suppose une démarche intersubjective, par laquelle les instances interlocutives mettent en commun toutes les connaissances linguistiques et extralinguistiques individuelles et collectives capables de restituer le sens approprié à la situation de communication.

La mémoire discursive récupère donc tous les autres types/aspects de (la) mémoire, en réactivant les facteurs caractéristiques à l'activité discursive. Elle inclut, en la mettant en honneur, la mémoire encyclopédique qui aide à l'identification de l'au-delà du discours. À cela s'ajoutent les éléments extralinguistiques (prosodie, intonation, gestuelle, etc.).

On a pu sans doute déjà constater le fait que la prise en compte des composants de la mémoire discursive ne suffirait guère à donner l'interprétation juste à l'item défigé, ni à la découverte des mécanismes de production/interprétation du défigement. Il faut nécessairement faire appel à un autre type de mémoire, en quelque mesure subordonnée à la mémoire discursive, en l'occurrence la mémoire encyclopédique.

2.3.4. La mémoire encyclopédique

La mémoire encyclopédique recouvre l'ensemble de connaissances culturelles, civilisationnelles, extralinguistiques que les instances énonciatives partagent ou doivent partager au moment de la production/interprétation d'un contenu linguistique. Ce concept concerne tant l'information écrite, livresque que l'information orale. Dans la production/interprétation des séquences discursives, les instances discursives doivent s'appuyer, dans l'actualisation des connaissances nécessaires à la construction du sens de l'énoncé encodant un message à décoder par l'interprétant, tant sur le langagier que sur le culturel (information livresque, information remontant à l'étymologie, informations spontanées, issues de l'oral, etc.).

La mémoire encyclopédique est un *enregistreur d'univers*. Les connaissances possédées sont autant d'événements langagiers, culturels qu'on actualise à chaque fois qu'on fait appel à l'encyclopédique. Nous allons illustrer le fonctionnement de cette mémoire (qui ne peut pas être séparée des autres) par quelques séquences discursives construites sur diverses formes de défigement.

L'étude de divers cas de défigement nous a permis de déduire qu'il y a plusieurs degrés dans l'actualisation de la mémoire encyclopédique. On peut identifier un *savoir encyclopédique immédiat* qui puise ses sources dans l'univers proche, individuel ou social du locuteur. Celui-ci est l'observateur direct des événements qui constitueront sous peu

son *savoir culturel* (socio-politique, économique, etc.). C'est en vertu de ces connaissances immédiates que le lecteur-interprétant peut décoder le sens d'un titre comme :

(48) Ses bons amis du PS pronostiquent déjà : Ségolène court à la dégelée royale (*Le Canard enchaîné*, janvier 2006)

En faisant appel à la mémoire encyclopédique immédiate, l'interprétant passe tout d'abord par un repérage référentiel, qui fait resurgir un NPr, en l'occurrence le nom de *Ségolène Royal*, ancienne *Ministre déléguée à la Famille, à l'Enfance et aux Personnes handicapées* et la présidente du PS (Parti Socialiste, en 2003) pour la région de Poitou-Charentes. Dans le paysage politique des socialistes, Ségolène Royal fait bande à part. Si pour un habitant de la France le décodage du défigement jouant sur le NPr dans le titre cité ci-dessus ne pose aucun problème, par contre, pour un étranger non préoccupé de la politique française son interprétation serait difficile.

Une seconde étape dans l'interprétation du titre est la reconnaissance de la lexie composée « gelée royale », dénommant un produit apicole à vertus renforçatrices, bon pour l'immunité. Il faut ainsi se remémorer un double figement, celui d'un NPr et celui d'une expression nominale. Le défigement s'est produit par le croisement des deux items discursifs opérant selon un mécanisme complexe de transformation morphosyntaxique : un NPr est adjectivé (*Royall/vs/royale*) et une déconstruction de la lexie figée *gelée royale*. Cela annule le sens global, où *gelée* est pris dans une acception connotative, à la faveur d'un sens dénotatif, celui de « congélation de l'eau ». Il est déconstruit à son tour par l'opérateur morphématique *dé-* (*dégelée*). Pour comprendre l'effet discursif du défigement, l'interprétant aura besoin de mettre au travail toutes les mémoires du sens, mais premièrement la mémoire encyclopédique. Cela met en évidence le fait qu'on a affaire à un phénomène dynamique, réactualisable et mobile, qui doit s'ouvrir toujours à l'enrichissement.

Le locuteur est de même le possesseur d'une *mémoire encyclopédique universelle*, partagée avec la plus grande partie des humains. Il s'agit tout d'abord des acquis dus à l'éducation religieuse générale (on connaît qui est Jésus, Allah, les prières qu'on récite, etc.) ou encore on peut parler de la maîtrise de certaines règles de conduite et de vie. En vertu de cette mémoire, on peut interpréter des proverbes, des exemples basés sur l'expérience.

Cette mémoire universelle peut encore être acquise à partir de la culture universelle écrite ou, actuellement, visuelle. Nous parlons en ce cas d'une *mémoire encyclopédique livresque* par laquelle les connaissances partagées sont puisées dans tous les domaines de la culture et de la société. Cela nous permet de comprendre et d'interpréter un fragment comme celui de (49), où le défigement joue sur le pragmatique et sur le culturel :

(49) César – « Tu quoque, fili mi ! » prouve que l'on sait la suite et la fin. On n'a jamais fini de lui rendre ce qui lui appartient (Pierre Daninos – *Le jacassin*)

Écriture allusive, le défigement ci-dessus se réalise par un mécanisme qui actualise la signification « chacun doit conserver ce qui lui appartient », inférée à partir de la sentence :

(49') Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu

Les traces externes de la sentence sont conservées par la présence du verbe *rendre* qui régit la relative *qui lui appartient*. Ce défigement formel marqué par la dislocation syntaxique d'un terme de la structure figée (*rendre*) et son rattachement à une autre structure, également figée (*ce qui lui appartient*) qui représente la signification de la sentence, nous permet d'obtenir une sorte de *phrase-valise*. Produit tout d'abord dans la structure de surface du fragment cité, ce défigement syntaxique est doublé d'un *défigement pragmatique et culturel*. L'auteur, Pierre Daninos, détourne non pas uniquement le sens de la sentence, mais aussi ses conditions de production, son contexte élargi (la situation) de production et de fonctionnement. Ainsi, en introduisant en parallèle à la construction allusive *rendre ce qui lui appartient* une citation attribuée à Jules César, l'Empereur de l'Empire Romain, l'auteur fait de celui-ci l'unique référent. Or, la sentence citée sous (49') représente en fait une phrase traduite de l'Évangile et placée dans la bouche du Christ. Elle était utilisée à chaque fois « que le pouvoir civil était battu en brèche par l'autorité confessionnelle » (A. Rey&S. Chantreau, 1993 : 140). On a donc affaire à la dé-contextualisation d'un item figé (un texte) et à la reconstruction d'un autre contexte, plus proche du savoir général. Tout remonte à des connaissances acquises par l'intermédiaire des études ou des lectures individuelles. Leur source est livresque et non pas orale. C'est toujours à cette source de l'encyclopédisme qu'on doit le décodage d'une citation comme :

(50) Efficience sans conscience n'est que ruine de l'âme (*Le Canard enchaîné*, juillet 1997).

Résultat d'un mécanisme de *substitution lexicale* favorisée par la ressemblance de prononciation (homophonie imparfaite), la citation ci-dessus a mis en structure d'attente un énoncé représentant une réflexion de François Rabelais sur les « bonheurs et les malheurs » de la science :

(50') Science sans conscience n'est que ruine de l'âme

Si on n'avait pas fait recours à ce type de mémoire encyclopédique de source livresque, le sens de la citation garderait son niveau dénotatif où les mots s'interpréteraient autonymiquement. L'éventuelle opacification, et donc refigement, sera permise seulement au moment où on repèrerait le sens de la structure figée.

Sans doute, la mémoire encyclopédique interfère nécessairement avec les autres types de mémoires, *le dit* cache (presque) toujours *un non-dit*, *un su* dissimule bien *un voulu*. Tout cela contribue à l'identification et à la justification des mécanismes des divers phénomènes langagiers, y compris du défigement. Les composantes mémorielles ou la stratification des informations discursives sont translangagières.

3. Conclusions et perspectives

Pour ne pas encore conclure, puisque ce phénomène de construction dynamique du sens et de stratification mémorielle est très porteur pour la recherche, nous proposons une mise en perspective de notre approche du sens, en valorisant dans une étude ultérieure les facteurs inférentiels déclencheurs de non-dit et de trop-dit à partir des divers niveaux de discours. Dans tout ce que nous avons présenté dans notre article, nous avons pu remarquer que *le dit* est plutôt revalorisé par *le non-dit*. Toutes les mémoires du sens jouent sur l'explicite mais surtout sur l'implicite.

Entre une perspective sémantique vérierelationnelle où *le non-dit* devient un aspect du vague, soumis à un calcul de sens (Martin, 1987a, 1987b, 1992) et une perspective pragmatico-discursivo-argumentative faisant jouer sur les couples explicite/implicite/vs/dit/dire/non-dit (Grice, 1975 ; Ducrot, 1972, 1974, 1984 ; Kerbrat-Orecchioni, 1986), le sens se construit, se déconstruit et se reconstruit selon une architecture qui a les fondements dans la langue et le fonctionnement dans le discours. À tous ces niveaux il peut révéler d'une façon transparente, explicite son processus de production, ou bien il reste dans l'implicite, dans le non-dit.

Suivant un mouvement extensionnel et intensionnel, *le dit* et *le non-dit* représentent en fait une expansion du sens en-deçà et au-delà du sens inscrit d'une façon transparente dans la langue. Comme « la frontière dit/non-dit est floue car le signifié en tant qu'« effet » du signifiant glisse continuellement sous la barre » (Lacan, *apud* Dobre, 2016 : 19), on peut dire que le sens d'un énoncé connaît une certaine gradation de manifestation où *le dit* explicite emprunte ou cède de la signification au *non-dit* implicite, présupposé, sous-entendu, elliptique (pour reprendre quelques-unes des figures d'inférences sous lesquelles se présente le non-dit).

Le rapport entre *dit* et *non-dit* est identifiable pratiquement à tous les niveaux de la manifestation langagière (Berbinski, 2016). Leur jeu, grâce aux manipulations énonciatives, phonétiques, syntaxiques, sémantiques agissant sur les unités du discours produisent divers effets pragmatico-discursifs et deviennent autant de stratégies argumentatives. On peut parler des :

- dit/non-dits phonétiques, déclenchés par des mécanismes (*cf.* Berbinski, 2016) comme : silences dans le discours, des hésitations, des allongements, de l'intonation, de l'intensité de la voix, des inflexions du ton, des exclamatifs, des interjections, des éléments phatiques, du rythme oral et de la prononciation particularisée, les points de suspension, les phrases inachevées, les divers types de rupture, la commutation des graphèmes, homophonies, homographies, etc.
- dit/non-dits morphosyntaxiques : ellipses, répétitions (de sons, d'éléments et de structures), interruptions dans la structure phrastique, etc.
- dits/non-dits sémantiques résultant du jeu dénotation/connotation, polysémie/ambiguïté, changement/déformation du sens (la métaphore, le

figement, les détournements de sens étant des sources principales de non-dit), etc.

- dit/non-dits pragmatiques se manifestant comme : implicite, présuppositions, sous-entendus, allusion, insinuation...

Tous ces types de *dits* et de *non-dits* linguistiques et non-linguistiques sont réutilisables comme forme d'expression des assertions précises ou approximatives dans d'autres domaines de manifestation du langage : traduction, terminologie, didactique, anthropologie, etc.

Les recherches ultérieures concerneront l'analyse des dits/non-dits sémantico-pragmatiques, en suivant ce phénomène dans la manifestation du défigement. Les mécanismes qui mettent en marche le parcours du défigement sont nombreux et jouent sur toutes sortes de détournements, déconstructions et de déformations d'ordre phonétique, sémantique, morphosyntaxique, pragmatique : homophonies, paronomases, syllepses, antithèse, antanaclose, ou divers types de contradiction, etc. On voit donc que les notions de *dit/non-dit* et de *mémoires* interfèrent, se déterminent réciproquement.

Tous ces phénomènes linguistiques mettent en évidence que le sens, dans sa production/interprétation dynamique est sujet à une série de régularités sémantico-discursives, mais aussi à une suite de déformations et d'approximations. La dynamique du sens, en conclusion, est une affaire *du dit* et *du non-dit* réactivé par les diverses mémoires linguistiques et extralinguistiques que les instances énonciatives mettent au travail. Nous laissons, de cette façon, ouvertes les perspectives selon lesquelles nous pouvons suivre la construction du sens en tant que phénomène dynamique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE Jean Claude & Oswald DUCROT (1983) : *L'argumentation dans la langue*. Bruxelles, Éditions Pierre Mardaga.
- ANSCOMBRE, Jean Claude (2015) : « Les parémies : variantes, matrices lexicales et familles parémiques », in Sonia Berbinski, (éd.), *Figement et imaginaire linguistique*. Bucarest, Editura Universității din București, 19-37.
- BERBINSKI, Sonia (2007) : « Le défigement entre la langue et le discours », in *Lingvistica*. Bucarest, Editura Universității din București, 249-270.
- BERBINSKI, Sonia (2008) : *Antonymie – phénomène discursif*. Bucarest, Editura Universității din București.
- BERBINSKI, Sonia (2016) : « La déstructuration du Dit dans le défigement ou Ce que le défigement ne veut pas dire », in Sonia Berbinski, *Le Dit et le Non-dit*. Frankfurt am Main, Petre Lang, 133-155.

- BERBINSKI, Sonia (2017) : « Les approximations phonétiques dans les structures défigées », in Helga Bogdan Oprea ; Andreea-Victoria Gigore & Rodica Zafiu, *Lingvistică românească, lingvistică romanică*. Bucarest, Editura Universității din București, 235-247.
- BERBINSKI, Sonia (2019) : *De l'approximation. De « à peu près » à « cam așa ceva »*. Frankfurt am Main, Peter Lang.
- BERRENDONNER, Alain (1993) : « La phrase et les articulations du discours ». *Le français dans le monde*, numéro spécial, 20-26.
- BOURREL Tiphaine & Juliette GATHIER (2015) : *Évaluation de la mémoire sémantique dans le cadre de maladies neurodégénératives : normalisation du protocole « semantoul » et cas cliniques*. Mémoire CCO, Université Paul Sabatier / Toulouse III
- CARSTON, Robyn (2002): *Thoughts and Utterances: The Pragmatics of Explicit Communication*. Oxford, Blackwell.
- CHAINAY, Hanna (2005) : *Déficit de la mémoire sémantique dans la démence de type Alzheimer (DTA). Neuropsychologie*. Marseille, Solal.
- CHARAUDEAU, Patrick (1992) : *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.
- CHARAUDEAU, Patrick (2005) : « Sémantique de la langue, sémantique du discours », in *Actes du colloque en hommage à Bernard Pottier*. Disponible sur : <http://www.patrick-charaudeau.com/Semantique-de-la-langue-semantique.html>
- CHARAUDEAU, Patrick (2006) : « La situation de communication comme lieu de conditionnement du surgissement interdiscursif ». *TRANEL*, 44 (*Interdiscours et intertextualité dans les médias*). URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/La-situation-de-communication,166.html>
- COL, Gilles (2011) : « Modèle instructionnel du rôle des unités linguistiques dans la construction dynamique du sens », in Jean Chuquet, *L'homme au cœur des dynamiques sociales, territoriales et culturelles. Symposium « Langage et Cognition »*, Poitiers, Presses Universitaires de Rennes, 1-22. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00602529/document>
- COL, Gilles ; Jeanne APTEKMAN ; Stéphanie GIRAULT & Bernard VICTORRI (2010) : « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *CogniTextes*, 5. DOI : <https://doi.org/10.4000/cognitextes.372>
- COLLINS, Allan M. & M. Ross QUILLIAN (1969): « Retrieval time from semantic memory ». *Journal of verbal learning and verbal Behavior*, 8, 240-247.
- COȘERIU, Eugen (1966) : « Les théories linguistiques et leurs possibilités d'application. Structures lexicales et enseignement du vocabulaire », in *Actes du premier colloque international de linguistique appliquée*. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 175-217.
- COȘERIU, Eugen (1986): *Introducción a la lingüística*. Madrid, Gredos.
- DÉVITT, Michael (1981): *Designation*. New York, Columbia University Press.
- DOBRE, Dan (2016) : « Dit et non-dit en sémiotique », in Sonia Berbinski, *Le Dit et le Non-dit*. Frankfurt am Main, Petre Lang, 13-25.
- DUCROT, Oswald (1972 [1998]) : *Dire et ne pas dire*. Paris, Hermann.

- DUCROT, Oswald (1974) : *La preuve et le dire*. Paris, Maison Mame.
- DUCROT, Oswald (1980, [1984]) : *Le Dire et le Dit*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- FAUCONNIER, Gilles (1997): *Mappings in Thought and Language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- FAVART, Evelyne (2005) : « Parcours de vie et mémoires familiales », in Jean-François Guillaume (org.), *Parcours de vie : regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*. Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, 91-107.
- GAILLARD, Marie-José ; Didier HANNEQUIN ; Élodie CROCHEMORE & Catherine AMOSSÉ (2002) : « Mémoire sémantique : aspects théoriques et méthodologiques ». *Rééducation orthophonique*, 208, 9-28.
- GALATANU, Olga (1999) : « Le phénomène sémantico-discursif de déconstruction-reconstruction des topoï dans une sémantique argumentative intégrée ». *Langue française*, 123 (*Sémantique et stéréotype*), 41-51. DOI : <https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6295>
- GALATANU, Olga (2018) : *La sémantique des possibles argumentatifs : génération et (re)construction discursive du sens linguistique*. Bruxelles, Peter Lang.
- GARY-PRIEUR, Marie-Noëlle (1994) : *Grammaire du nom propre*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GREVISSE, Maurice & André GOOSSE (1991) : *Le bon usage*. Paris, Gembloux, 12^e édition.
- GENETTE, Gérard (1987) : *Seuils*. Paris, Le Seuil.
- GIDDENS, Anthony (1987) : *La constitution de la société : Éléments d'une théorie de la structuration*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GREIMAS, Algirdas-Julien (1966) : *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris, Larousse.
- GRICE, Herbert Paul (1975): « Logic and conversation », in Peter Cole & Jerry L. Morgan (éds), *Studies in Syntax and Semantics III: Speech Acts*, New York, Academic Press, 183-198.
- GRICE, Herbert Paul (1989): *Studies in the way of words*. Cambridge, Harvard University Press.
- JONASSON, Kerstin (1994) : *Le Nom propre : constructions et interprétations*. Louvain-La-Neuve, Duculot.
- JOHNSON, Mark (1989) : « Image-Schematic Bases of Meaning ». *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, 9 : 1-2-3, 109-118.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980) : *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1986) : *L'Implicite*. Paris, Armand Colin.
- KLEIBER, Georges (1981) : *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris, Klincksieck,
- KLEIBER, Georges (2001) : « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », in Dominique Keller et al. (éds), *Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu*. Sprimont, Mardaga, 335-370.

- KRIPKE, Saul (1972) : « Naming and Necessity », in Donald Davidson & Gilbert Harman (éds), *Semantics of Natural Language*. Dordrecht, Reidel, 253-355.
- KRIPKE, Saul (1982) : *La logique des noms propres*. Trad. de l'américain par Pierre Jacob et François Recanati. Paris, Les Éditions de Minuit.
- LAKOFF, George (1972) : « Hedges: A Study in Meaning Criteria and the Logic of Fuzzy Concepts ». *Papers from the Eighth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 183-228 [repris dans *Journal of Philosophical Logic* 2 (1973), 458–508].
- LAKOFF, George (1987) : *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- LAKOFF George & Mark JOHNSON (1985) : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Minuit.
- LEVINSON, Stephen C. (1983) : *Pragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LEVINSON, Stephen C. (2000) : *Presumptive Meanings: The Theory of Generalized Conversational Implicature*. Cambridge, MIT Press.
- LYONS, John (1978) : *Éléments de sémantique*. Paris, Larousse.
- LUZZATI, Dino (2004) : « Le fenêtrage syntaxique : une méthode d'analyse et d'évaluation de l'oral spontané ». *Medical Imaging with Deep Learning 2004*. URL : <https://hal.science/hal-01434512>
- MAINGUENEAU, Dominique (1981) : *Approche de l'énonciation en linguistique française*. Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU, Dominique (1987) : *Nouvelles tendances en analyse du discours*. Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU, Dominique (1991) : *L'énonciation en linguistique française. Embrayeurs, « Temps », Discours rapporté*. Paris, Hachette Supérieur.
- MARTIN, Robert (1976) : *Inférence, antonymie et paraphrase. Éléments pour une théorie sémantique*. Strasbourg, Klincksieck.
- MARTIN, Robert (1983 [1992]) : *Pour une logique du sens*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MARTIN, Robert (1987a) : *Langage et croyance*. Bruxelles, Mardaga.
- MARTIN, Robert (1987b) : « Flou. Approximation. Non-dit ». *Cahiers de lexicologie*. 50 : 1, 165–176.
- MARTIN, Robert (2001) : *Sémantique et automate*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MEJRI, Salah (1998) : « La mémoire des séquences figées : une troisième articulation ? ou la réhabilitation du culturel dans le linguistique », in *Actes des V^e Journées scientifiques du réseau LTT de AUPELF-UREF : La mémoire des mots*. 3-11 URL : https://bibliotheque.auf.org/doc_num.php?explnum_id=799
- MOESCHLER, Jacques (1985) : *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique*. Paris, Hâtier-Credy.
- MOESCHLER, Jacques (1989) : *Modélisation du dialogue – représentation de l'inférence argumentative*. Paris, Hercules.

- MOIRAND, Sophie (2004) : « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », in Armelle Cassanas, Aude Demange, Bénédicte Laurent *et al.* (dir.), *Dialogisme et nomination*, Actes du III^e colloque Jeunes chercheurs. Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry – Montpellier 3, 27- 61.
- MORRIS, Charles (1964): *Signification and Significance, a Study of the Relations of Signs and Values*. Cambridge, MIT Press.
- NYCKEES, Vincent (1998) : *La sémantique*. Paris, Belin.
- NYCKEES, Vincent (1999) : *La théorie sémantique entre histoire, culture et cognition*. Thèse d'Habilitation, Université de Strasbourg.
- OGDEN, Charles K. & Richards Ivor ARMSTONG (1923) : *The Meaning of Meaning: a study of the influence of language upon thought and of the science of symbolism*. New York, Harcourt, Brace and World.
- PAVEAU, Marie-Anne (2006) : *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- PAVEAU, Marie-Anne (2007) : « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur ». *Corela (Cognition, Représentation, Langage)*. HS 6, en ligne. DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.1550>
- PAVEAU, Marie-Anne (2008) : « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille ». *Mots. Les langages du politique*, 86, 23-35.
- PÊCHEUX, Michel (1975) : *Les Vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*. Paris, Maspero.
- PÊCHEUX, Michel (1979) : *Effets discursifs liés au fonctionnement des relatives en français*. Paris X-Nanterre.
- PÊCHEUX, Michel & Catherine FUCHS (1975) : « Mises au point et perspectives à propos de l'AAD ». *Langages*, 37, 7-80.
- PEIRCE, Charles Sanders (1978) : *Écrits sur le signe*. Trad. par Gérard Deledalle, Paris, Éditions du Seuil.
- POLGUÈRE, Alain (2002) : *Notions de base en lexicologie*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- POTTIER, Bernard (1974) : *Linguistique générale. Théorie et description*. Paris, Klincksieck.
- POTTIER, Bernard (1992) : *Sémantique générale*. Presses Universitaires de France.
- POTTIER, Bernard (2001) : *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*. Louvain et Paris, Peeters.
- PUTNAM, Hilary (1981): *Reason, Truth, and History*. Cambridge, Cambridge University Press.
- RASTIER, François (1987) : *Sémantique interprétative*. Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1991) : *Sémantique et recherches cognitives*. Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François ; Marc CAVAZZA & Anne ABEILLÉ (1994) : *Sémantique pour l'analyse*. Paris, Masson.

- RASTIER, François (1997) : « Défigements sémantiques en contexte », in Michel Martins-Baltar (éd.), *La locution, entre langues et usages*. Paris et Saint Cloud, ENS Éditions Fontenay et Ophrys, 305-329. URL : <https://books.openedition.org/enseditions/18653>
- RASTIER, François (2006) : « De la signification lexicale au sens textuel : éléments pour une approche unifiée ». *Texte ! Textes et Cultures*, XI : 1. URL : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Signification-lexicale.html
- RECANATI, François (2004) : *Literal Meaning*. Cambridge, Cambridge University Press.
- ROSCHE Eleanor, MERVIS Carolyn B. (1975) : « Family Resemblances: Studies in the Internal Structure of Categories ». *Cognitive Psychology*, 7 : 4, 573-605.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916 [1995]) : *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- SEARLE, John R. (1972) : *Les actes de langage. Essai de philosophie linguistique*. Paris, Hermann.
- SEARLE, John R. (1982) : *Sens et expression. Études de théorie des actes du langage*. Trad. de l'anglais par Joëlle Proust, Paris, Les Éditions de Minuit.
- SEARLE, John R. (1985) : *L'Intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*. Trad. de l'anglais par Claude Pichevin, Paris, Les Éditions de Minuit.
- SMITH, Edward ; EDWARD J. SHOBEN & LANCE J. RIPS (1974) : « Structure and process in semantic memory: A featural model for semantic decisions ». *Psychological Review*, 81 : 3, 214-241. DOI : <https://doi.org/10.1037/h0036351>
- SPERBER, Dan (2000) : « La communication et le sens », in Yves Michaud (dir.), *Qu'est-ce que l'humain ? Université de tous les savoirs*, vol. 2. Paris, Éditions Odile Jacob, 119-128.
- SPERBER, Dan & DEIRDRE WILSON (1989) : *La pertinence, communication et cognition*. Paris, Minuit.
- TULVING, Endel (1972) : « Episodic and semantic memory », in Endel Tulving & Wayne Donaldson, *Organization of memory*. New York, Academic Press, 381-403.
- VICTORRI, Bernard (1996) : *La Polysémie*. Paris, Hermès.
- VICTORRI, Bernard (1999) : « Le sens grammatical », *Langages*. vol. 136, 85-105.
- VENDLER, Zeno (1967) : *Linguistics in Philosophy*. Ithaca, Cornell University Press.

DICTIONNAIRES

- GAFFIOT, Felix (1934) : *Dictionnaire Latin-Français*. [Version numérisée, Komarov (2016)]. URL : <https://archive.org/details/gaffiotdictionnairelatinfrancais1934>
- Le Nouveau Petit Robert* (2010). Paris, Éditions Le Robert.
- REY, Alain & SOPHIE CHANTREAU (1993) : *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris, Éditions Le Robert.
- Le Trésor des manières de dire anciennes et nouvelles*. Paris, Éditions Le Robert.
- Trésor de la langue française informatisé (TLFI)*. Version en ligne : ATILF - CNRS & Université de Lorraine. URL : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

CORPUS

Brèves de copies de Bac, éditions Chiflet et Cie, Baccalauréat 2012 : les plus belles perles. URL : <https://www.europe1.fr/societe/Bac-les-bourdes-des-candidats-541626>

DANINOS, Pierre (1962) : *Le jacassin*, Paris, Babelio.

DE LAPOINTE, Ninon (2013) : *Apaucâline Now*, Publibook.

GOSCINNY, René & Albert UDERZO (1990) : *Astérix chez Rhazade*. Paris, Éditions Albert René.

Le Canard enchaîné [juillet 1997 ; janvier 2006 ; décembre 2022].

RABELAIS, François (2017) : *Les Cinq Livres des faits et dits de Gargantua et Pantagruel*, Paris, Gallimard (, coll. « Quarto »).

LEC, Stanislaw Jerzy (2000) : *Nouvelles pensées échevelées*, Paris, Babelio.

MCKENNA, Jed (2017) : *L'éveil spirituel : La chose la plus dingue*. Ebook, éditeur principal Wisefool Press. URL : <https://zoboko.com/book/54qjjeed/leveil-spirituel-la-chose-la-plus-dingue>

PONSON DU TERRAIL, Pierre (1859) : *Les Exploits de Rocambole*. URL : https://www.dicocitations.com/definition_littre/15612/Justesse.php

PERRAULT, Charles (1697) : *La barbe bleue*. URL : <https://www.contes-perrault.com/legende-barbe-bleue.html>